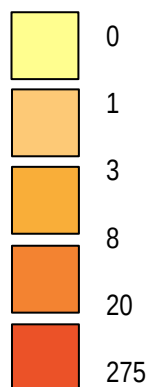


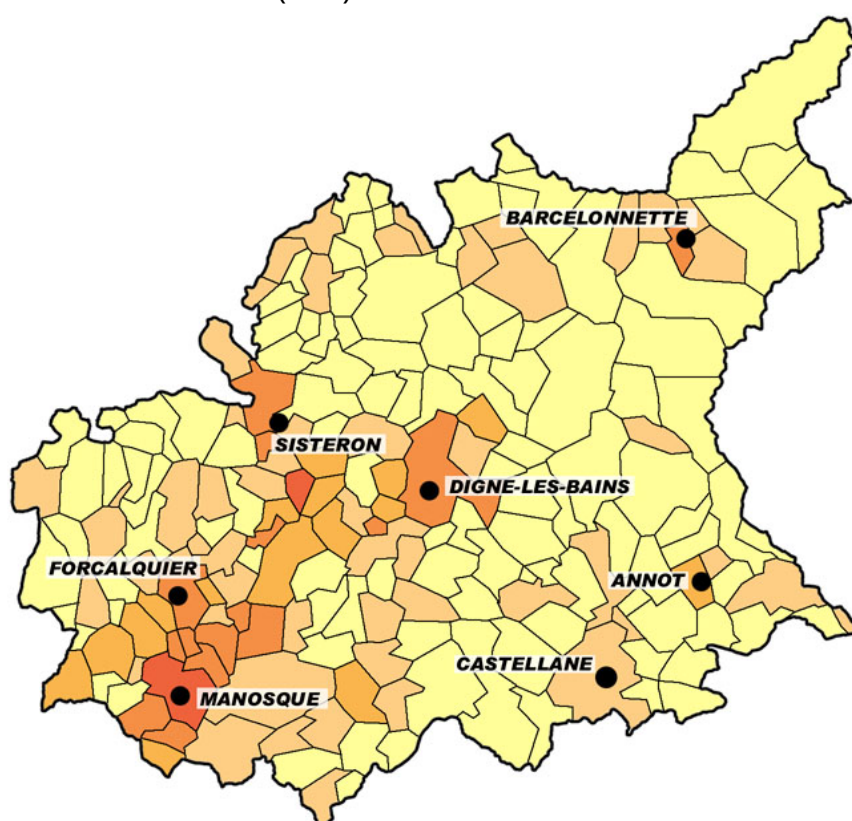
PRESENTATION DU DEPARTEMENT

Du pays ... aux paysages

LA POPULATION (1999)

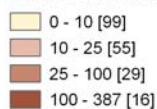


Nombre d'habitants
au km² (par commune)



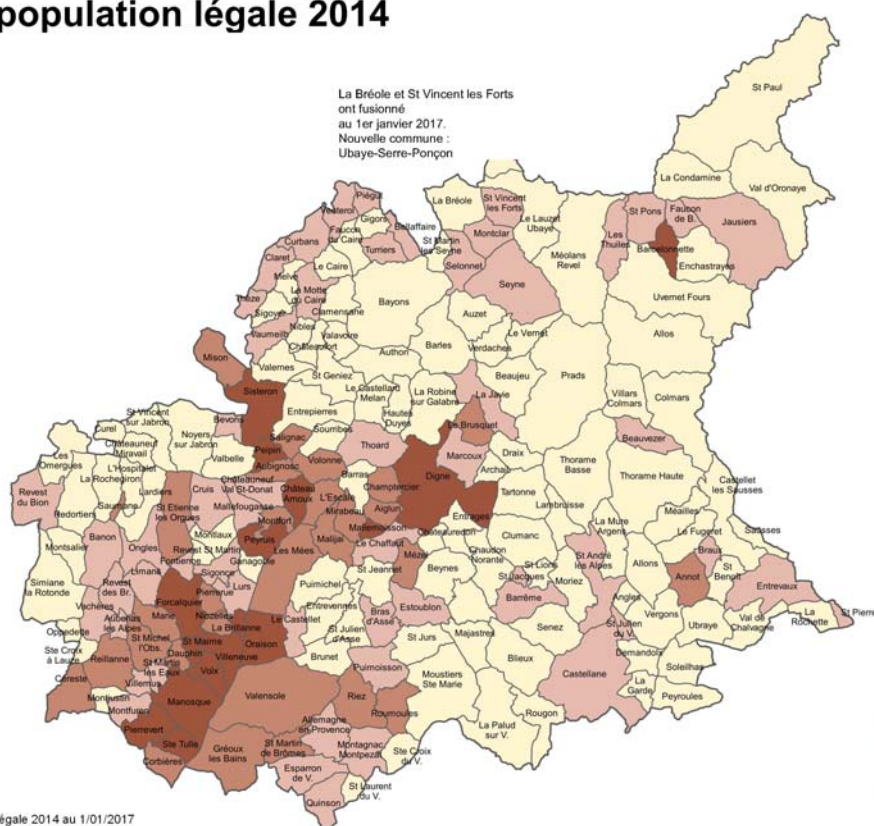
Densité de la population légale 2014

Densité en hab/km²



La moyenne départementale
est de 23,1 hab/km²

La Bréole et St Vincent les Forts
ont fusionné
au 1er janvier 2017.
Nouvelle commune :
Ubaye-Serre-Ponçon



Sources : IGN BD Cartho - INSEE Population légale 2014 au 1/01/2017
Réalisation DDT/SUCT/PCAT/CC - 01/2017 - Densité_2014.qgs

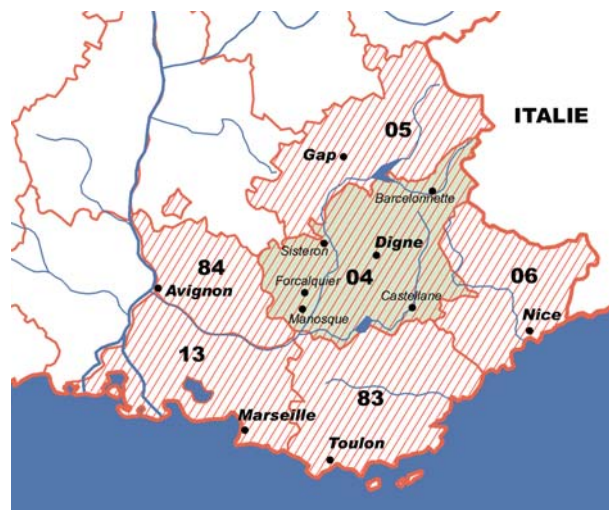
LE CADRE NATUREL : entre Méditerranée et montagne

Le département des Alpes de Haute-Provence s'étend sur 6 925,2 km² et compte 139 683 habitants, soit une densité de population très faible de 20,17 habitants au km² (recensement de 1999).

C'est un pays de contrastes qui présente une très grande diversité de formes de relief et des paysages multiples. C'est une véritable mosaïque.

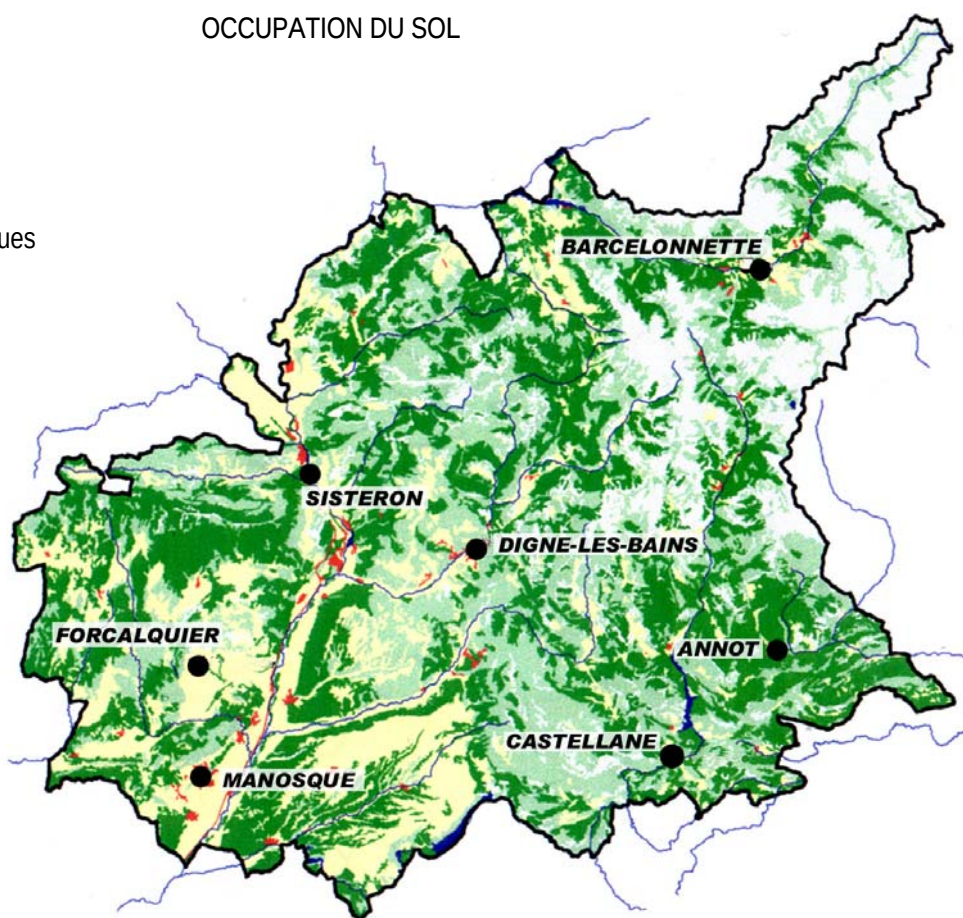
Le climat alpin contrariant le climat méditerranéen, les torrents farouches ou les étendues d'eau qui reflètent les cimes enneigées environnantes, les champs de lavande qui épousent les douces courbes du plateau de Valensole, les gorges vertigineuses du Verdon, caractérisent la diversité et la majesté des paysages du département.

Les Alpes de Haute-Provence sont limitrophes avec les départements des Hautes-Alpes et de la Drôme au nord, de Vaucluse à l'ouest, du Var au sud et des Alpes-Maritimes à l'est.

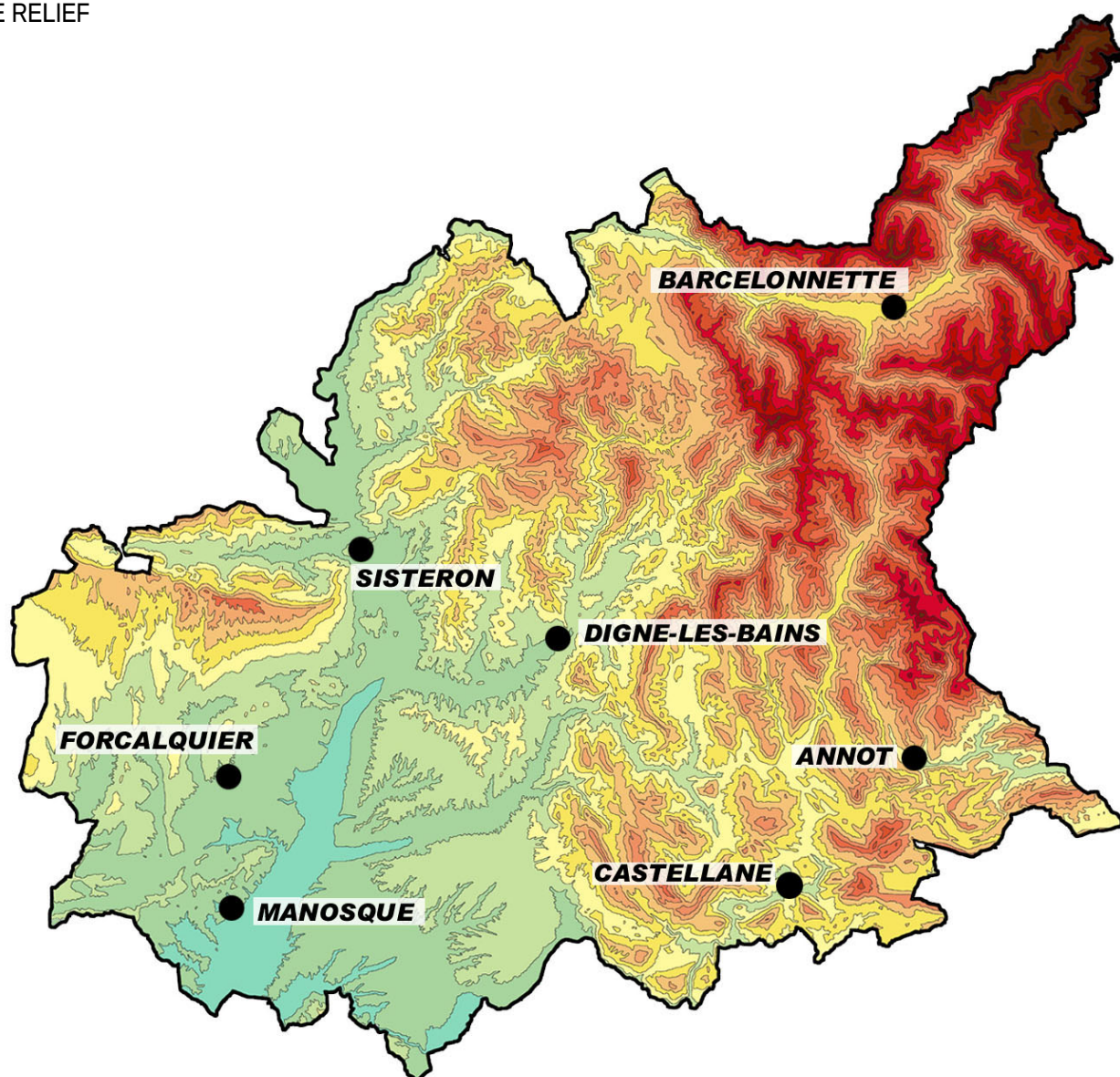


OCCUPATION DU SOL

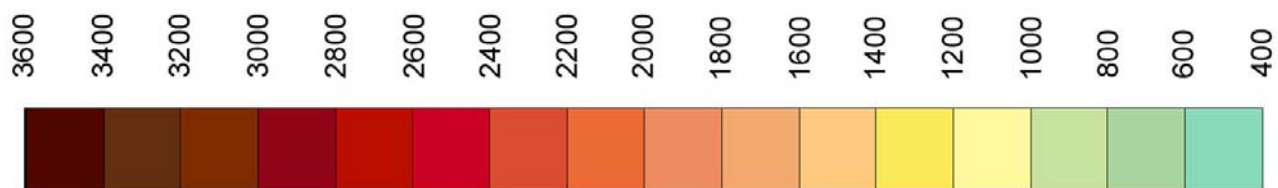
-  Les zones agricoles
-  Les landes et garrigues
-  Les forêts
-  Les zones stériles
-  Le bâti



LE RELIEF



Altitude en mètres



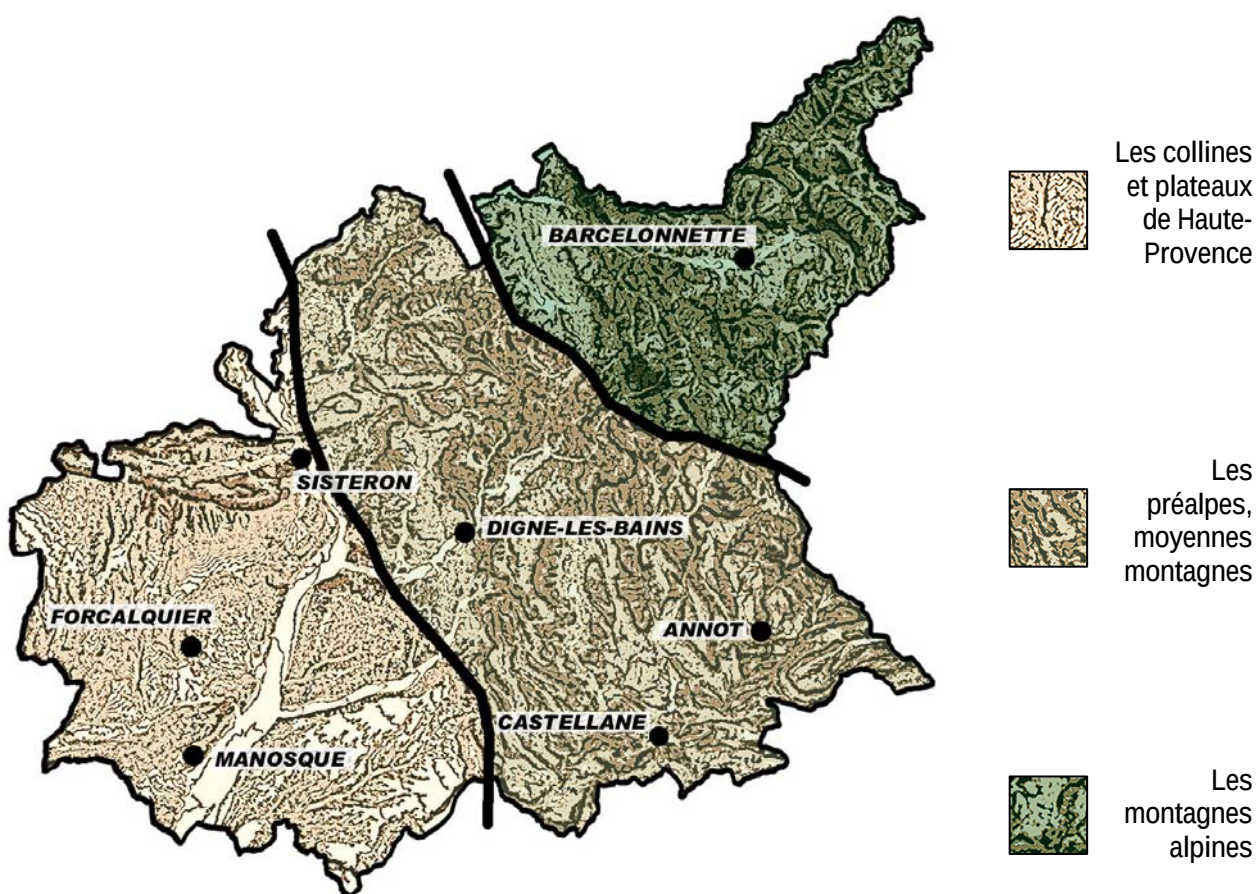
LES GRANDS TRAITS GEOGRAPHIQUES

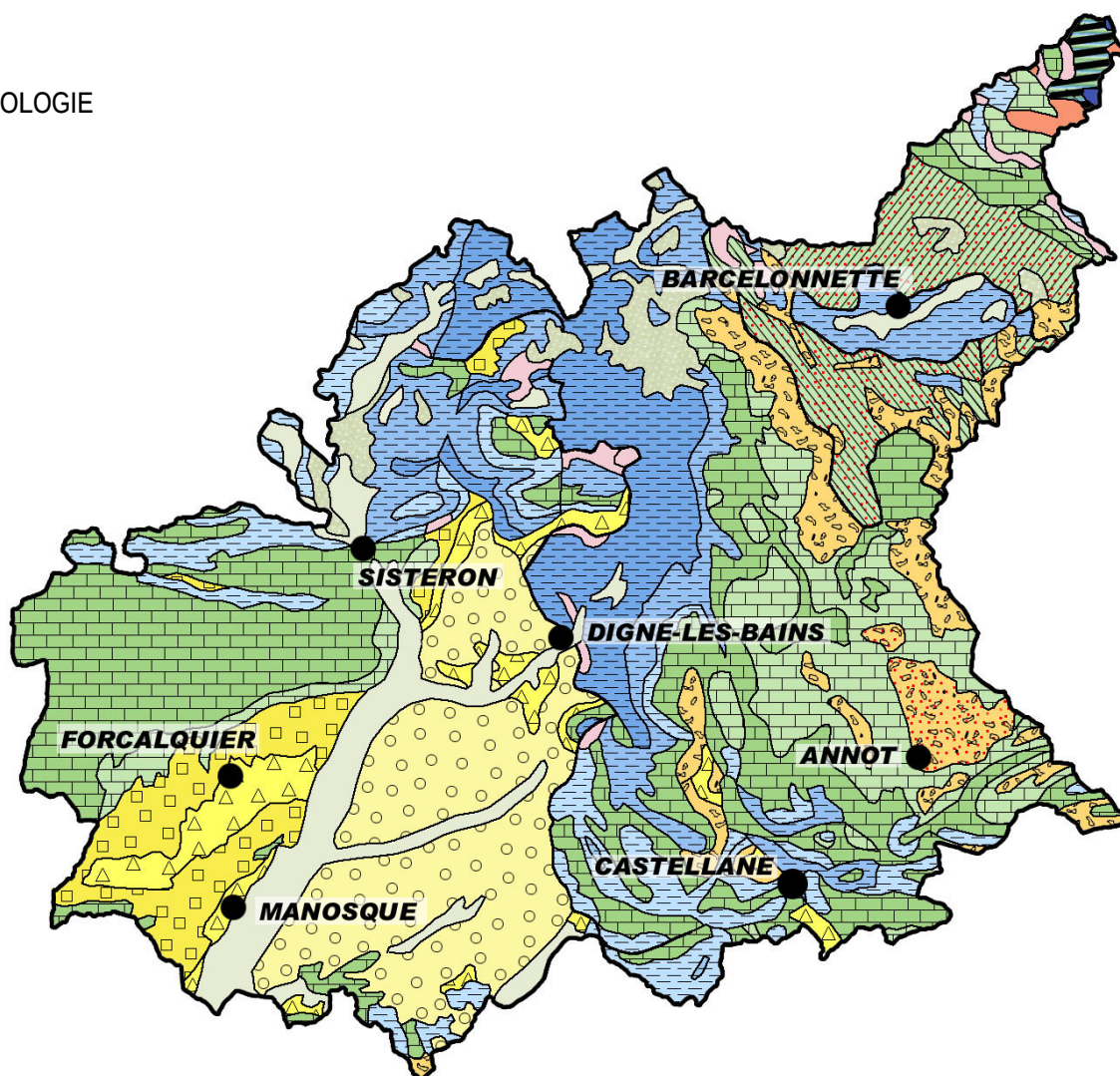
Le relief caractérise de manière forte les paysages. Il détermine bien souvent en premier lieu la perception du paysage : relief plat, doux, accidenté. Le spectateur y est très sensible en fonction de sa position dominante ou dominé, des dénivellations, de la présence de rochers...

Les Alpes de Haute-Provence présentent des formes de reliefs très variées. L'enchevêtrement de la structure géologique s'explique par la combinaison du plissement alpin orienté nord-sud et du mouvement pyrénéo-provençal orienté est-ouest durant l'ère tertiaire. L'ensemble des Alpes a été recouvert d'une calotte de glace durant l'ère quaternaire. Ces glaciers ont creusé des vallées glaciaires (Ubaye), accumulant à leur extrémité des moraines qui ont encombrées les vallées lors du retrait des glaces. Depuis l'érosion travaille pour façonner les reliefs, creusant des canyons, des cluses, typiques de la région.

Le département peut être divisé naturellement en trois grands domaines géographiques :

- Les collines et les plateaux de Haute-Provence au sud-ouest, séparés en deux par la Durance. Ils comprennent le grand plateau du Vaucluse (limité au nord par la Montagne de Lure et au sud par l'extrémité orientale du Lubéron) et le plateau de Valensole. Ce sont des pays de plateaux et de collines assez peuplés et actifs.
- Les préalpes ou pays de moyennes montagnes qui s'étendent sous la forme d'un large croissant du nord-ouest vers le sud-est, dominées par la montagne de la Coupe (1702 m), la montagne du Blayeul (2189 m), et le Mourre de Chanier (1930 m).
- Les montagnes alpines qui couvrent près d'un quart du département. On y retrouve des grands sommets comme la Cime de la Bonette (2860 m), le Mont Pelat (3051m) et la montagne de la Blanche (2739 m). Ces territoires de haute montagne sont le domaine des alpages et des crêtes rocheuses déchiquetées très attractifs pour le tourisme.





QUATERNAIRE

-  Formations glaciaires et fluvio-glaciaires (moraines)
-  Alluvions récentes

TERTIAIRE

-  Mio-Pliocène : poudingues, grès et marnes de la formation de Valensole
-  Miocène : molasses, grès et marnes beiges.
-  Oligocène : calcaires lacustres, marnes et argiles.
-  Eocène : grès d'Annot

SECONDAIRE

-  Crétacé supérieur :
Flyschs à helminthoïdes
nappe de Parpaillon
nappe de l'Autapie
-  Calcaires
Calcaires rosés et flyschs noirs en Ubaye
-  Crétacé inférieur :
Calcaires, marno-calcaires et marnes
-  Schistes lustrés
-  Jurassique supérieur : calcaires massifs dominants
-  Jurassique moyen : marnes noires dominantes
-  Jurassique inférieur : calcaires, marnes et marno-calcaires
-  Trias : gypses, dolomies et argilites

-  Permo-Trias :
grès et quartzites dominants

- PRIMAIRE
 Carbonifère :
roches magmatiques,
serpentinites, ophiolites

-  Faciès détritique

LA GEOLOGIE

Particulièrement riche en phénomènes géologiques divers, le département accueille la réserve naturelle géologique de Haute-Provence qui protège et étudie un territoire de 1900 Km². Dix huit sites ont été classés par décret où l'extraction et le ramassage sont interdits.

La formation des Alpes a entraîné de profonds bouleversements et une géologie très variée. Les formes générales du paysage dépendent en partie de la nature des roches-mères qui déterminent la charpente du paysage du département.

Deux grandes zones géologiques structurent le département : la Provence au sud-ouest et les Alpes au-delà d'une grande zone de chevauchement.

- Le domaine géologique provençal se partage en cinq secteurs :
 - le plateau du Vaucluse dont les calcaires francs subissent des phénomènes karstiques typiques (Crétacé inférieur),
 - la région de Forcalquier dont les terrains se caractérisent par des marnes et des calcarénites poreuses (Oligocène et début du Miocène),
 - la Durance et ses alluvions,
 - le Plateau de Valensole, formé de galets issus de la très forte érosion des Alpes (Mio-pliocène),
 - les hauts plateaux du Var dont la partie nord est entaillée par le Verdon, constitués par des calcaires massifs (Jurassique et Crétacé).

- La partie alpine se divise en neuf secteurs :
 - La partie sud et sud-est du département caractérisée par des plis synclinaux et anticlinaux de style jurassien,
 - le secteur de Saint-André-les-Alpes et de Colmars qui correspond à des barres calcaires surmontées de calcaires marneux (Jurassique supérieur, Crétacé),
 - les hauts plateaux de Couradour et Méailles-Fugeret constitués de grès d'Annot,
 - le domaine de « collines des terres noires » constituées de marnes du Jurassique soumises à l'érosion (col du Labouret),
 - les montagnes d'Allos, Séolane, Bachelard qui correspondent à une zone de flyschs de l'Autapie (calcschistes, schistes noirs et calcaires gréseux),
 - le Lauzanier, le Parpaillon situés sur des flyschs à helminthoïdes,
 - le domaine col de Vars, Ubaye Fouillouse, Larche constitué par une bande étroite de flyschs de base dont les marnes caractérisent le paysage,
 - le secteur nord-est de l'Ubaye (Chambeyron, la Motrice) où l'on retrouve des gypses, des dolomies ou des quartzites du Trias,
 - la zone septentrionale de l'Ubaye (col de Longet) qui correspond à des schistes lustrés intercalés de roches vertes.



L'HYDROGRAPHIE

L'eau joue un rôle très important sur et dans le paysage. Elle façonne le territoire d'une manière directe mais aussi par les activités humaines qui lui sont liées. L'eau intervient aussi dans l'appréhension d'un paysage par les sensations qu'elle provoque (plan d'eau, rivière, torrent, cascade).

Dans les Alpes de Haute-Provence l'eau est fortement présente et constitue un chevelu très dense. Celui-ci est composé de quatre rivières principales que sont la Durance, le Verdon, l'Ubaye et le Var alimentées par un réseau secondaire dense (la Bléone, l'Asse, le Largue, le Sasse...) et une multitude de ruisseaux à caractère torrentiel qui sont pour la plupart temporaires.

Le département des Alpes de Haute-Provence est le château d'eau de la région provençale avec plus de 2500 km de cours d'eau, 150 lacs de montagne (dont le lac d'Allos qui est le plus grand lac d'altitude d'Europe), et 10 grands lacs dont Serre-Ponçon, Sainte-Croix, Castillon qui offrent un volume d'eau stockée de plus de 2 000 millions de m³.

La Durance qui fut pendant bien des années un des fléaux de la Provence lorsqu'elle sortait de son lit, est aujourd'hui plus calme. Des barrages sur son cours ou sur ses affluents lui imposent un régime plus régulier. Divers canaux destinés à l'agriculture, aux usines hydroélectriques ou à l'alimentation en eau potable endiguent la majeure partie de ses eaux.

On distingue deux réseaux majeurs : le bassin de la Durance et celui du Var.

- Le bassin versant de la Durance occupe plus des 9/10 du département et se divise en six bassins secondaires :
 - le Calavon situé à l'extrême ouest du département,
 - le Jabron au nord-ouest qui longe la montagne de Lure,
 - l'Ubaye, au nord-est,
 - le Sasse,
 - la Bléone,
 - l'Asse,
 - le Verdon
- Le bassin versant du Var qui occupe le secteur sud-est du département, représente seulement 1/10 du département avec ses affluents :
 - le Coulon et le Pesquiers,
 - la Vaire,
 - la rivière des Iscles.



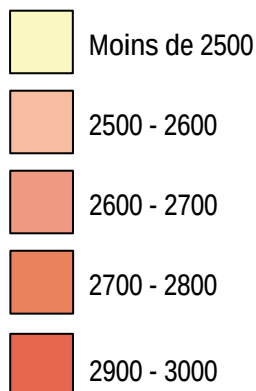
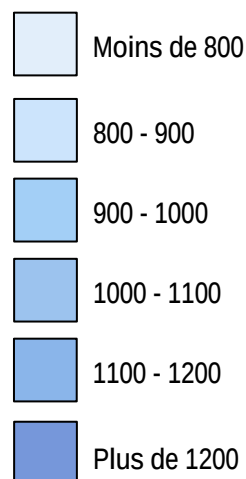
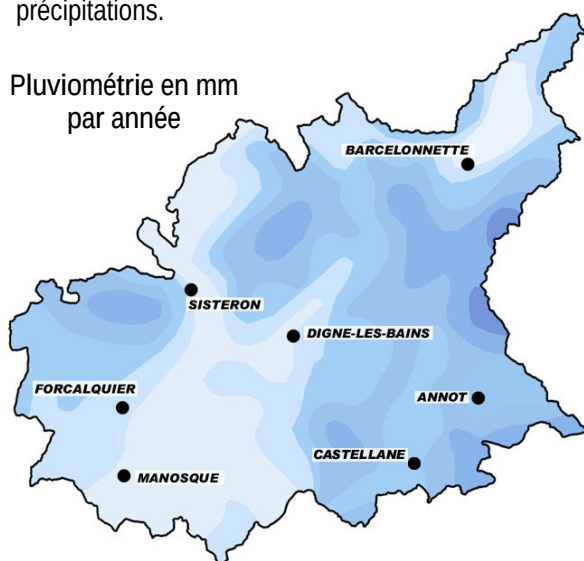
LE CLIMAT

Le climat du département est à la fois méditerranéen et continental. Il est étroitement lié au relief et à la latitude.

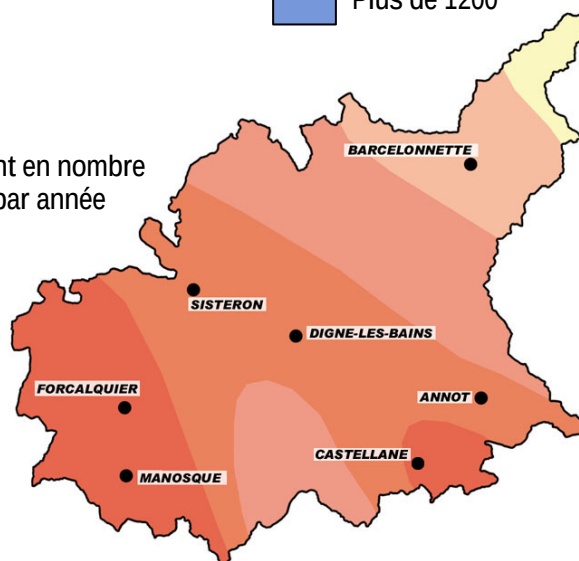
- Le climat méditerranéen (type I), se caractérise par un été chaud et sec. Il domine le quart sud-ouest du département et s'étend sur l'ensemble des « Basses Terres » pour remonter au creux de la vallée de la Durance puis du Buëch vers les Hautes-Alpes. Les précipitations sont relativement rares dans ces régions.
- Le climat montagnard (type II) constitue un état de transition entre le climat méditerranéen et le climat alpin. On note trois secteurs relativement pluvieux : la région des Monges, les plateaux de la rive gauche du Verdon et la montagne de Lure.
- Le climat alpin (type III) se traduit par de grands écarts de températures entre l'été et l'hiver et une pluviométrie importante. Néanmoins, on peut noter que la vallée de l'Ubaye connaît de faibles précipitations.



Pluviométrie en mm
par année



Ensoleillement en nombre
d'heures par année



LA VEGETATION

La géologie, le climat, l'exposition des versants offrent aux Alpes de Haute-Provence une palette végétale très diversifiée, depuis le secteur méditerranéen jusqu'au domaine des hautes montagnes. L'étagement de la végétation peut être classifié par zones écologiquement équivalentes :

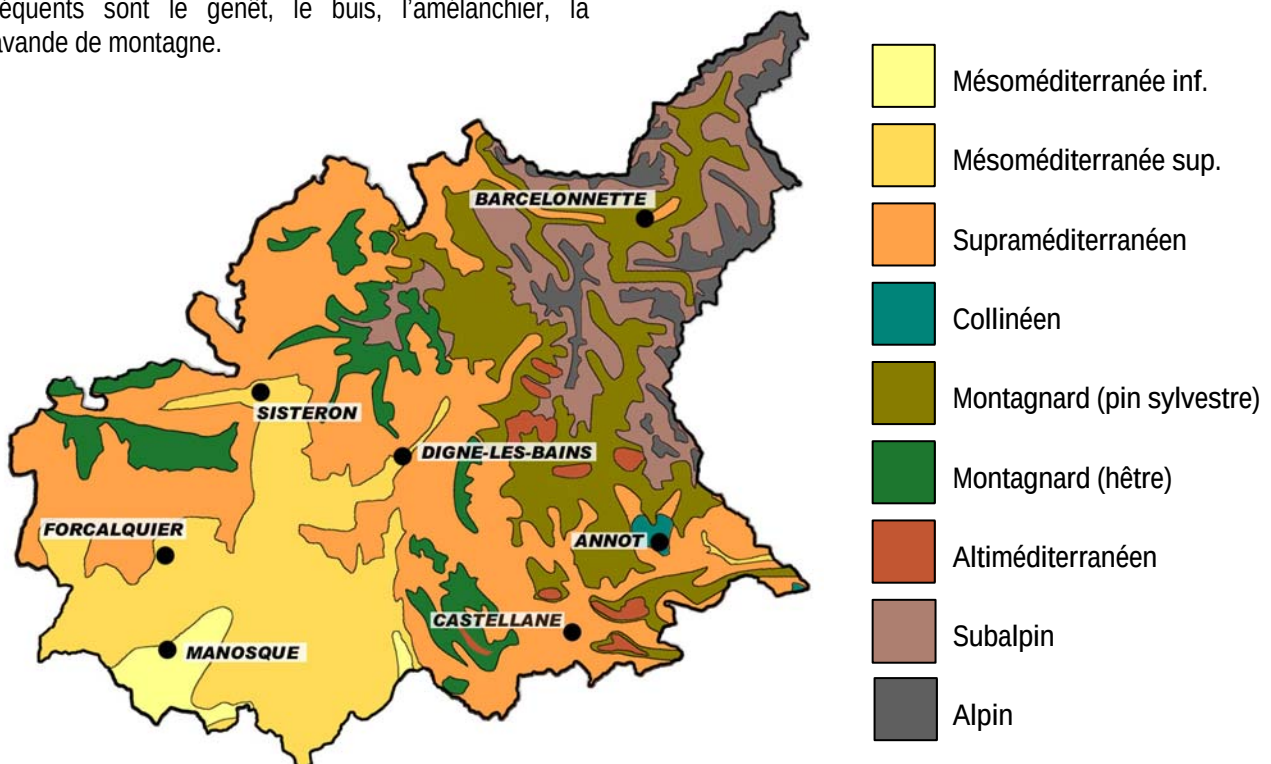
L'étage mésoméditerranéen qui correspond aux régions les plus chaudes du département. Cet étage de végétation s'étend de Moustiers-Sainte-Marie à Sisteron, en passant par Manosque, Forcalquier et pénètre par la vallée de la Bléone jusqu'à Digne. On y retrouve les bois de pins d'Alep, de chênes blancs, chênes verts ou chênes kermès. Sont également présents les genévriers, cytises et cornouillers.

L'étage supraméditerranéen est présent entre 600 et 1200 mètres. Les étés sont secs et un relatif déficit hydrique se ressent. Ce sont des régions de collines et petites montagnes : adret de la montagne de Lure, de Castellane à Serre-Ponçon. Cet étage pénètre aussi dans les vallées du Jabron, de la haute Bléone ou de l'Ubaye, jusqu'à Barcelonnette. Les chênaies blanches non méditerranéennes dominent ainsi que les châtaigniers sur les grès d'Annot (sol acide), les chênaies-charmaies dans le sud-est du département et les chênaies pubescentes. On y rencontre aussi des prairies humides et des tourbières. Les arbustes les plus fréquents sont le genêt, le buis, l'amélanchier, la lavande de montagne.

L'étage montagnard s'étend entre 1200 et 1800 mètres d'altitude sur la montagne de Lure, le versant sud du Jabron, les versants des Monges, le massif du Chiran, du Grand Coyer et du Cheval Blanc au sud de Seyne et au fond de la vallée de l'Ubaye. Les hêtraies dominent, ainsi que les pinèdes à pins sylvestres.

L'étage subalpin qui correspond aux altitudes comprises entre 1700 et 2600 mètres : haute Ubaye, région d'Allos. Dans cet étage, le mélèze est dominant. On le retrouve associé au pin cembro. Ils forment ensemble l'écosystème le plus développé. On retrouve aussi différents types de pelouses et de fruticées (végétation arbustive du type landes, garrigues...) issues de la destruction de pinèdes, ainsi que des pessières à aires.

L'étage alpin est caractérisé par l'absence de strate arborée et arbustive. Il démarre à 2600 ou 2800 mètres d'altitude selon la forte présence ou non des troupeaux. Ces régions étaient primitivement en partie arborées en dessous de 2800 mètres, mais l'homme a éliminé les boisements à ces altitudes (incendies, déforestation, surpâturage). Cet étage est le domaine des pelouses alpines, des rochers et éboulis.



LE CADRE HUMAIN : LES PAYSAGES HERITES DE L'HISTOIRE

Devant la diversité des paysages locaux, il paraît indispensable de reconstituer mentalement les paysages du passé pour déterminer la valeur et l'origine des éléments encore en place. Afin de comprendre le paysage actuel et son évolution il est donc nécessaire de se pencher sur son histoire.

De multiples facteurs ont contribué à la formation du paysage actuel. A chaque époque, celui-ci est la résultante de multiples interactions : décisions politiques, traditions, système social, réalité économique, pression démographique, adaptation aux conditions naturelles...

Chacun des territoires est une suite de combinaisons spécifiques qui a donné au paysage ses caractéristiques propres.

Jusqu'à aujourd'hui, on peut retenir les époques de grand développement : le néolithique, la fin de l'âge de fer, l'époque romaine, le Moyen Age du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle, la fin du XV^{ème} et début du XVI^{ème} siècle, la deuxième moitié du XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle.

LE DEPARTEMENT A TRAVERS L'HISTOIRE

LA PREHISTOIRE

Durant cette période, les terres étaient hostiles à l'implantation humaine (glaciers, climat, végétation). L'homme a cependant occupé la région de façon temporaire, vivant de la chasse et de la cueillette, dès le Paléolithique inférieur (vers 300 000 ans avant Jésus-Christ), comme en témoignent les grottes des Basses Gorges du Verdon (grotte de la Baume Bonne).

L'homme s'installe de façon permanente à partir du Néolithique (3 000 ans avant J-C.). La sédentarisation de ces civilisations fait apparaître les premiers foyers agricoles et la première économie liée à l'agriculture naissante. Les familles s'établissent dans des villages, à proximité des cours d'eau (vallée du Largue).

A l'âge du bronze, la civilisation des Ligures, descendants des populations néolithiques autochtones s'épanouit et occupe la Provence.

LES TRIBUS CELTO-LIGURES

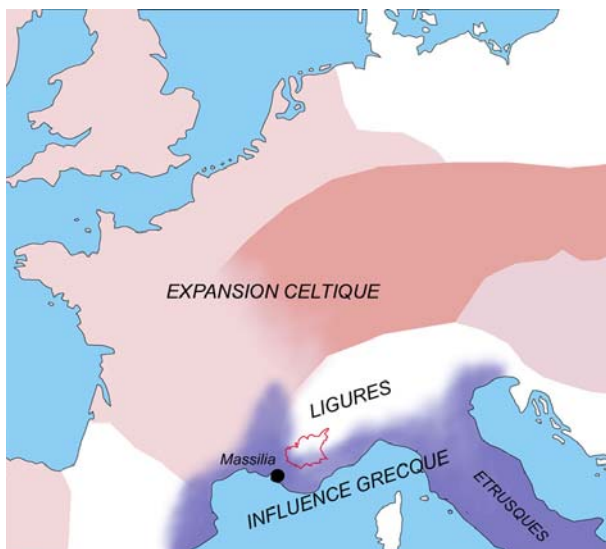
A partir du VII^{ème} siècle avant J-C., la civilisation Ligure se mêle à celle des Celtes venus du nord et ce brassage donne naissance à la civilisation celto-ligure.

Des Grecs venus de Phocée fondent Massilia (Marseille) et des réseaux de commerce se mettent en place entre la nouvelle colonie grecque dont l'expansion ne cesse et les tribus celto-ligures qui peu à peu adoptent de nouvelles cultures.

Les civilisations Ligures puis celto-ligures marqueront le paysage par l'implantation de nombreux oppida (villages fortifiés établis sur les hauteurs), aux maisons groupées (Les Murs à Banon, Chastellard à Lardiers). Des sites d'habitat s'installent aussi dans les plaines et sur les coteaux.

Les celto-ligures sont organisés en petites unités politiques, implantées sur des territoires souvent réduits à l'échelle d'une vallée, d'un plateau. De nombreux toponymes, ont conservé la mémoire de leur nom. La tribu des Albicci, installée à l'ouest de la Durance, a laissé son nom au plateau d'Albion. Celle des Reii, qui peuplait le plateau de Valensole et dont le chef-lieu était la colline Saint-Maxime, a donné le nom à la ville de Riez.

L'économie se développe, ainsi que l'organisation sociale : paysans, artisans, commerçants.



Les grandes civilisations

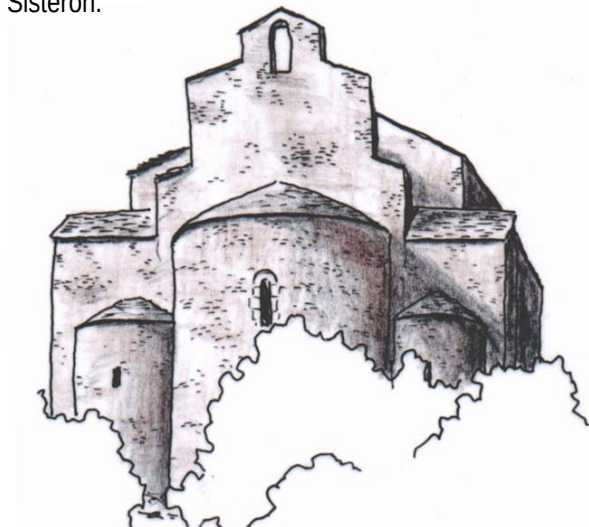
L'ANTIQUITE

Au II^{ème} siècle avant J.-C., les Romains conquièrent la Gaule méridionale. C'est le début d'un processus qui conduira à la création de la « Provincia » romaine, qui donnera son nom à la Provence. Les terres de Haute-Provence, éloignées des grands axes de communication contrôlés par les Romains ne seront véritablement romanisées qu'à la fin du I^{er} siècle avant J.-C., par l'empereur Auguste. Les Romains rattachent les Alpes du Sud à la province Narbonnaise (elles formeront les Alpes Maritimes). Afin de garantir la sécurité des voies de communication et de favoriser le commerce, Rome fonde une cité à Riez et un relais d'étape à Sisteron. Vers 400 après J.-C., les Romains réorganisent la région en quatre provinces.

La « paix romaine » qui suit la conquête de la Gaule méridionale, favorise l'économie qui se traduit alors par l'amélioration du commerce et l'aménagement d'itinéraires. La voie Domitienne, qui reprend un tracé plus ancien, devient un axe de communication majeur, tout comme le chemin des Postes, en Piémont de Lure. L'ampleur et le succès de la romanisation se manifestent aussi par l'abandon des oppida et l'apparition d'un semis urbain lié à de nouvelles organisations agraires. Des « villae », grandes fermes entourées de leurs domaines ruraux, s'implantent dans les plaines et sur les pentes légères.

Une agriculture et un commerce actif et des centres artisanaux se développent (atelier de potier, fonderies de fer, plantes cultivées, machines agricoles...).

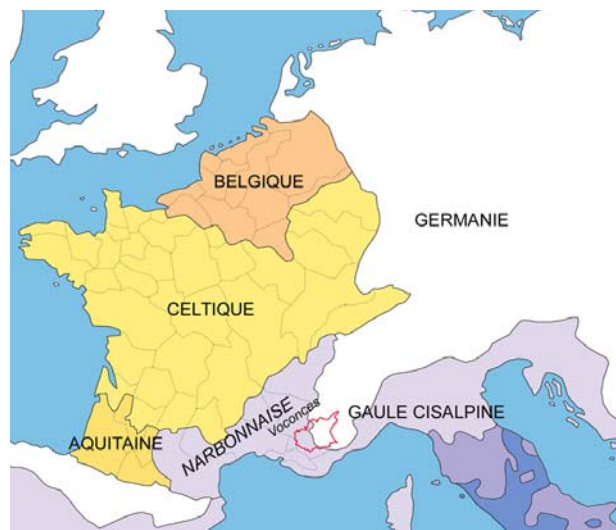
Si certaines grosses fermes actuelles pourraient bien perpétuer les villae romaines, quelques vestiges rappellent cette période faste et ces modes de vie : temple de Riez, pont de Ganagobie, mausolée de Sisteron.



L'église Saint-Donat



Les colonnes de Riez



La conquête romaine

La christianisation

Au V^{ème} siècle après J.-C., le christianisme se diffuse et des évêchés sont créés (Digne, Riez, Sénez, Glandèves à Entrevaux, Sisteron). Les lieux de culte se multiplient. De nombreux bâtiments témoignent de l'époque préromane et du premier art roman (baptistère de Riez, crypte de Dromon et de Vilhosc, église de Saint-Donat). Un ou deux siècles plus tard, l'art roman est en plein épanouissement et de nombreux monastères et prieurés voient le jour (Notre-Dame de Lure, Notre-Dame de Salanon, prieuré de Ganagobie).

LE MOYEN AGE

Les temps obscurs

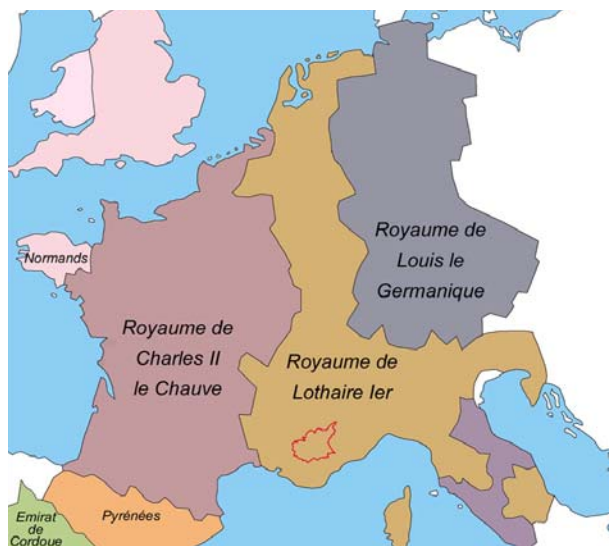
Suite à une longue période de troubles, l'empire romain se désagrège jusqu'à sa chute en 476. La Provence se trouve alors sous la domination des Germains. La région est occupée au nord de la Durance par les Burgondes et au sud par les Wisigoths puis par les Ostrogoths.

En 536, les Francs se rendent maîtres de la région, avant que les Arabes ne la leur disputent.

En 843, lors du Traité de Verdun, la Provence est attribuée à Lothaire, petit-fils de Charlemagne. Celui-ci créera pour son fils Charles le royaume de Provence qui comprend aussi le Lyonnais, le Viennois et les Alpes. A la mort du roi, le royaume est partagé entre ses deux frères. A leur mort, Charles le Chauve, leur oncle, s'empare de leurs terres et les confie à son beau-frère Boson.

En 879, Boson, duc de Viennois et de Provence et détenteur effectif du pouvoir sur la région est proclamé roi de Provence.

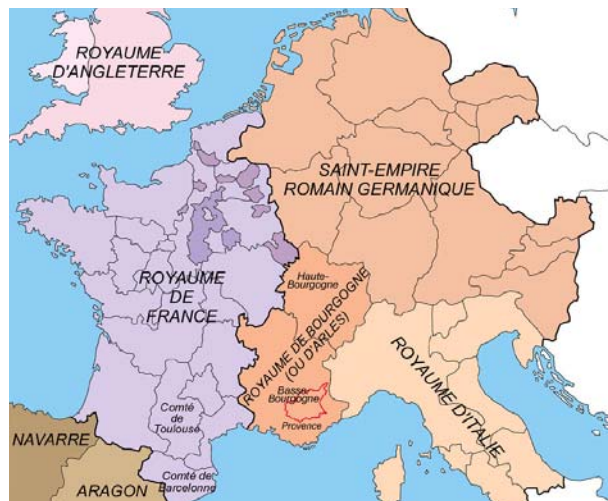
En 947, le royaume de Provence est incorporé au royaume de Bourgogne qui s'étend du Rhin à la Méditerranée.



Partage de l'Empire Carolingien en 843

Les comtes d'Arles, Guillaume et son frère Roubaud, libèrent définitivement la Provence des Sarrasins. Guillaume devient « marquis de Provence » et la Provence devient alors une principauté indépendante.

En 1032, la Bourgogne perd la Provence, incorporée au Saint Empire Romain Germanique. C'est au même moment que l'archevêque de Vienne partage son immense comté : au nord la Savoie et au sud le futur Dauphiné. C'est aussi le démantèlement de l'unité durancienne et la création progressive de deux états : le Dauphiné et la Provence, de part et d'autre du verrou rocheux de Sisteron.



Royaume de Bourgogne au XI^{ème} et début du XII^{ème} siècle

Durant le XI^{ème} siècle, le comte d'Albon, Guigues I^{er}, reçoit le nord du comté de Vienne, concédé par l'archevêque de Vienne, et annexe le Briançonnais et le Grésivaudan. Ses descendants prendront le nom de « dauphin » (du nom de Guigues IV Dauphin).

Les comtes Catalans

A la fin du XI^{ème} siècle, les différentes branches de la famille comtale (issues de Guillaume et de Roubaud, comtes d'Arles) ne sont plus représentées que par des femmes, qui s'allient à de grandes maisons comtales des pays d'Oc ou des Pyrénées (notamment Toulouse, Urgel, Barcelone, Gévaudan).

Le mariage d'Alaïs avec Ermengaud d'Urgel, en 1092, inaugure la dynastie des comtes de Forcalquier (possession du comté de Forcalquier, du Lubéron, jusqu'au Champsaur). Le mariage de Douce de Gévaudan avec le comte Raymond-Béranger de Barcelone (qui devient comte de Provence), entraîne en 1125 un partage de la Provence le long du val de Durance, la rive nord, dévolue au comte de Toulouse, gardant le nom de marquisat et la rive sud (qui deviendra le comté de Provence) allant au Catalan.

La dynastie catalane impose peu à peu sa domination et le mariage d'Alphonse II avec Gersende de Sabran (petite-fille de Guillaume IV, comte de Forcalquier), en 1191 devait aboutir à l'unification des deux cotés. Il faudra attendre 1209, pour que Raymond-Bérenger V, né de ce mariage, hérite des deux comtés et les unissent.

Carte de la France médiévale montrant les royaumes et comtés. Les régions sont colorées et étiquetées :

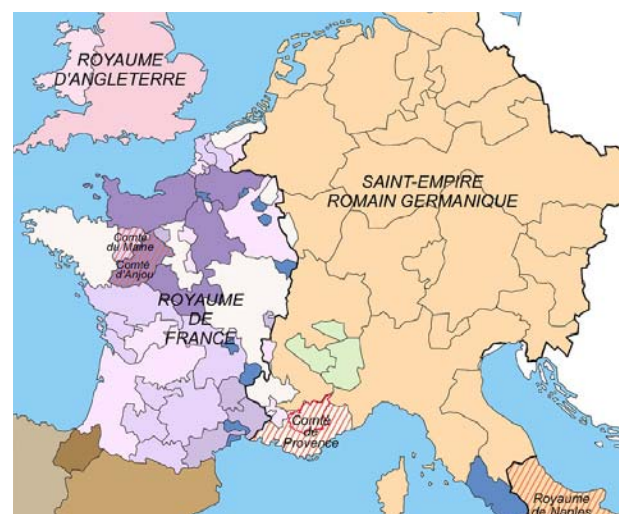
- ROYAUME D'ANGLETERRE** (Nord-Ouest, rose)
- ROYAUME DE FRANCE** (Centre, violet)
- EMPIRE DES ROMAINS** (Est, orange)
- COMTE DE TOULOUSE** (Sud-Ouest, rose clair)
- COMTE DE PROVENCE** (Sud-Est, rayé rouge et blanc)
- NAVARRRE** (Sud-Ouest, brun)
- ROYAUME D'ARAGON** (Sud, brun)
- union familiale** (Ligne courbe entre l'Aragon et la Provence)
- Gevaudan** (Petite région au nord du Comté de Toulouse)

Raymond-Bérenger V, dernier représentant de la maison de Barcelone affermit son pouvoir sur la Provence et fonde en 1232 dans la vallée de l'Ubaye, la ville de Barcelonnette, qui va perpétuer le nom de la dynastie. Afin d'affaiblir les sires, il encourage l'émancipation des bourgs et des villages, créant les baillies (grandes circonscriptions administratives). Il fera de son comté un « véritable état régional ».

La Provence Angevine

Sous ses successeurs, Charles II et Robert « le Sage », l'autonomie administrative de la Provence s'affirme. Le pays connaît alors une forte croissance démographique. Entre 1250 et 1315, la population double à Moustiers, Valensole, Seyne, Sisteron qui est alors l'une des plus grandes villes de la Provence. On assiste aussi à l'émigration des « gavots » vers le bas-pays.

En 1343, la mort du roi Robert, ouvre une longue crise dynastique. La reine Jeanne 1^{ère} d'Anjou, sa petite-fille, et reine de Naples, se heurte aux autres branches angevines. A ces guerres fratricides, s'ajoutent disettes, pillages et pestes. La Provence est ravagée et un tiers à la moitié de ses habitants disparaissent. Son cousin, Charles d'Anjou, la fait assassiner et la couronne est transmise à Louis d'Anjou, frère du roi de France Charles V.



Présentation du département – Atlas des paysages des Alpes de Haute-Provence

C'est alors le début de la seconde maison d'Anjou. Par réaction en refus de cette nouvelle dynastie, la baillie de Barcelonnette et Allos se donnent comme Nice à la Savoie.

Entre-temps, le Dauphin Humbert II, sans descendance, presque ruiné, vend au roi de France le Dauphiné qui sera gouverné par le dauphin (futur roi Louis XI).

La Haute-Provence subit encore les brigandages de Raymond de Turenne, contre qui, les états de Provence (assemblées de nobles, haut-clergé, représentants de vigueries et des principales communautés) mènent une politique défensive.

A l'aube du XV^{ème} siècle, la crise démographique est profonde, et la récession économique et les dévastations du XIV^{ème} siècle ont transformé le sud-est. Les petits villages ont été désertés et les terrains abandonnés.

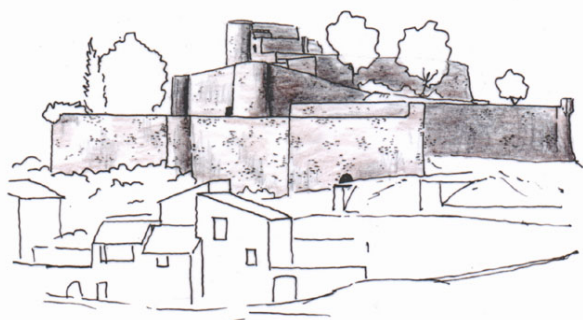
En 1471, le roi René s'installe en Provence. La paix s'installe, ainsi que la reprise économique. Le roi René lègue la Provence à son neveu Charles III du Maine qui la lèguera à son tour par testament au roi de France Louis XI sous la condition de maintenir des conventions, libertés, franchises, coutumes... Le comté de Provence est alors uni au royaume de France. Progressivement, cette union se transforme en annexion avec l'élimination des institutions comtales.



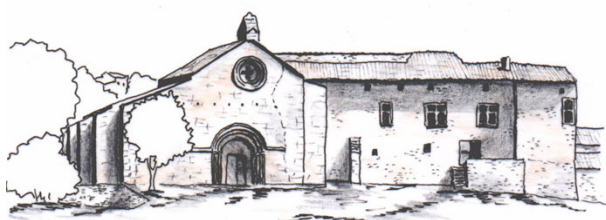
La Seconde Maison d'Anjou – XIV^{ème} siècle



L'organisation religieuse jusqu'en 1790



La citadelle de Mane



Le prieuré de Salagon

Le Moyen Age qui a connu guerres, famines et pestes successives est marqué par des mutations profondes du paysage. La société féodale réorganise les campagnes. C'est la période de « l'incastellamento ». L'habitat se regroupe autour des forteresses seigneuriales qui s'implantent sur les hauteurs. Ces villages groupés, autour desquels s'organisent les terroirs ponctuent alors les paysages des plaines, des bassins et des collines. Ceux qui ont résisté à ces crises annoncent le « village urbanisé » et le bourg provençal des Temps Modernes. Dans les préalpes de Digne et de Castellane, s'esquisse le semis lâche de petits villages ruinés par les pestes, ressuscités au XVI^{ème} siècle, pour retourner à la ruine au cours du XX^{ème} siècle. Dans les vallées du Haut Verdon et de la Blanche, apparaissent des communautés alpestres, réparties en hameaux sur leur vaste terroir.

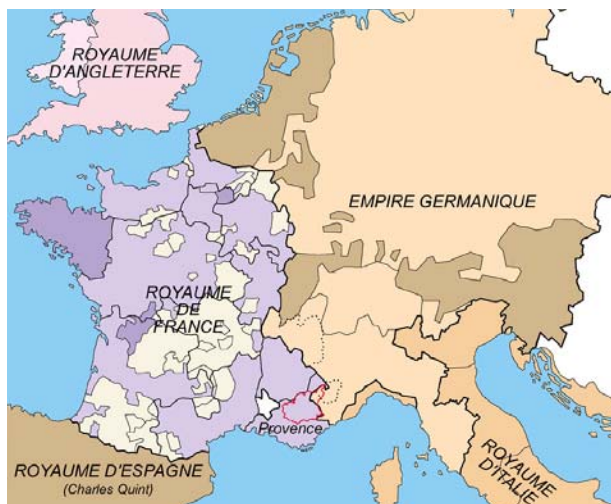
C'est aussi la période des implantations monastiques. Des prieurés ruraux puis des monastères se multiplient. Les moines mettent en valeur leurs domaines, défrichent les terres, développent l'élevage, la culture de la vigne, favorisent l'implantation des moulins à vent.

LES TEMPS MODERNES

Le renouveau économique du début du XVI^{ème} siècle est lié à la croissance démographique. La population a triplé dans l'ensemble du pays. Mais la Provence pâtit du conflit entre François I^{er}, Charles Quint et le duc de Savoie. Un ensemble de fortifications est construit (Entrevaux, Colmars, Seyne).

Les guerres de Religions

Les Vaudois, membres d'une secte dissidente de l'Eglise catholique, et qui avaient trouvé refuge dans les vallées reculées de Haute-Provence, refusent de se convertir. Ils seront sévèrement pourchassés par l'Inquisition en 1488. La Haute-Provence est le lieu de passage des idées de la Réforme, propagées entre autre par Guillaume Farel (natif de Gap) et auxquelles les Vaudois vont adhérer.



XVI^{ème} siècle

En 1536, François I^{er}, s'empare de Barcelonnette et de la Savoie, qui ne demeureront que 23 ans sous la tutelle française.

Les seigneurs de Mauvans (près de Castellane) Antoine et Paul de Richieu, appellent un ministre réformé à prêcher en 1560. Un an plus tard, l'assassinat d'Antoine marque le début des guerres de Religions dans le pays.

En 1545, « l'arrêt de Mérindol » condamne les Vaudois à être brûlés vifs.

1562, dès le début des guerres de Religions, Sisteron est disputée par les catholiques et les protestants. Entre 1585 et 1587, les combats s'intensifient et Castellane, Seyne, La Bréole, places fortes protestantes, sont assiégées.

Au terme de plusieurs années de lutte, Henri IV parvient à imposer son autorité sur la Provence. En 1598, la proclamation de l'Edit de Nantes met fin aux combats qui ont ravagé la région et reconnaît aux protestants le droit de célébrer leur culte à Manosque, Seyne, Forcalquier, Selonnet et la Bréole.

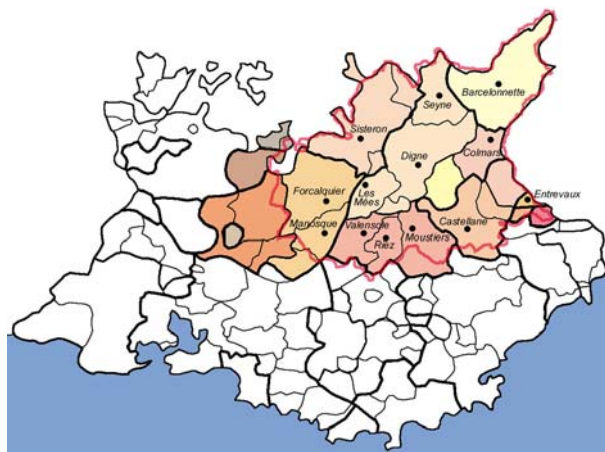
L'Ancien Régime

Au milieu du XVII^{ème} siècle (1648-1652), la Haute-Provence subit de nouveaux troubles de la Fronde, provoqués par Richelieu et ses exigences financières.

En 1692, le sud des Alpes est envahi par le duc de Savoie, Victor-Amédée II. Louis XIV réagit et fait édifier des forteresses (en Dauphiné) par Vauban. Puis en 1707, la Provence est envahie par le prince Eugène de Savoie (Colmars, Saint-Vincent, Tournoux).

Le début du XVIII^{ème} siècle est marqué par de nouvelles pestes et disettes, ainsi que par de nouvelles querelles religieuses que suscite le jansénisme défendu par l'évêque de Sénez, Monseigneur Soanen. En 1713, par le traité d'Utrecht, la France perd une partie du Briançonnais, mais reçoit l'Ubaye en compensation. 1740 – 1748. lors de la guerre de la succession d'Autriche, la Provence orientale est envahie par les troupes austro-sardes.

A partir de la moitié du XVIII^{ème} siècle, l'économie de la Haute-Provence s'accroît. Le pays de Forcalquier et le plateau de Valensole sont devenus le grenier à blé de la Provence. L'élevage d'ovins, équins, mulets prospère ainsi que la faïence de Moustiers. Le pays souffre alors de la surcharge pastorale, des méfaits du déboisement et de la pauvreté des voies de communication.

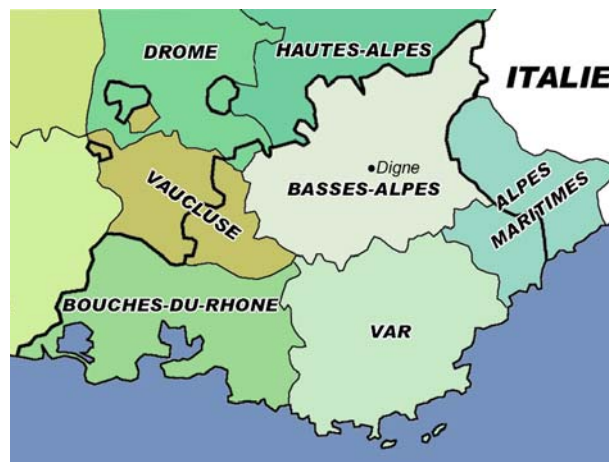


Sénéchaussées et vigueries - fin du XVIII^{ème} siècle

Révolution et Empire

La Provence entre tôt dans une Révolution qui va la faire officiellement disparaître au profit des départements. En 1791, le département des Basses-Alpes est créé et prend Digne pour chef-lieu.

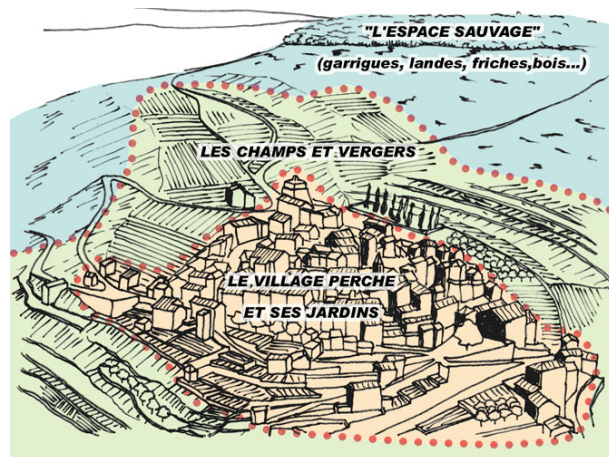
Les campagnes qui avaient connu la Grande Peur de 1789 connaissent de nouveaux troubles en 1792. En 1798, la réaction royaliste suscite la Terreur. Puis les impériaux parviennent à asseoir l'Empire. Le peuple de Provence occidentale, liant croissance du XVIII^{ème} siècle à la royauté, est hostile à Napoléon, qui en 1815, de retour de l'île d'Elbe rejoindra Paris par les Alpes. Il sera accueilli en Basses-Alpes par une population de plus en plus enthousiaste.



L'ancienne Provence et les départements en 1790

La période des temps modernes est marquée par une dynamique économique et une croissance démographique qui vont marquer fortement le paysage.

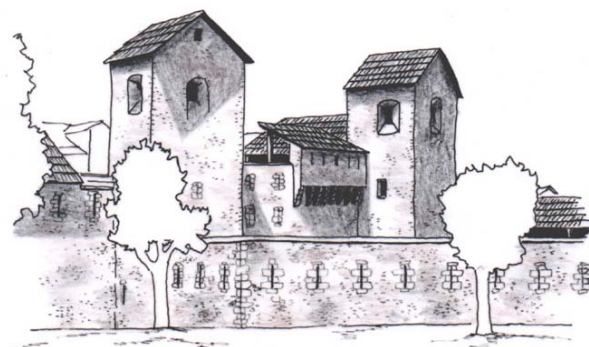
Ce sont d'abord des changements dans l'organisation du paysage habité, qui s'effectuait en auréoles concentriques. Le village, implanté sur les hauteurs était ceinturé de jardins, potagers. Autour s'étendaient les champs et vergers, parfois en terrasses. La troisième auréole constituait l'espace « sauvage » où s'étendaient garrigues, landes, friches, bois. L'accroissement de la population va entraîner une dynamique de déperchement. La population va quitter peu à peu le cadre défensif du XV^{ème} siècle et s'installer dans les plaines en contre-bas. On assiste alors à un dédoublement des villages et le site primitif est petit à petit abandonné (Ongles, Bras d'Asse...).



La surexploitation de « l'espace sauvage », et en particulier le déboisement, aboutit à transformer dès la fin du Moyen Age les versants des collines du département. Cette tendance combattue déjà au XVI^{ème} siècle par les communautés va en s'accroissant avec la dynamique économique du XVIII^{ème} siècle.

A cette époque, sur le fond de l'activité agricole traditionnelle se greffent des productions spéculatives destinées à la commercialisation (élevage du ver à soie, culture de plantes à parfum, fruits...).

Suite au fort développement de l'élevage, la transhumance se met véritablement en place, menant les troupeaux de la Basse Provence vers les montagnes.



Le fort de Colmars

C'est aussi l'époque durant laquelle se multiplient les pigeonniers, ceux-ci étant exclus des privilèges seigneuriaux.

Constituant une zone frontière entre la Savoie, l'Italie et la France, le pays met en place un système défensif constitué d'une succession de forts. Ceux-ci seront améliorés par Vauban à la fin du XVII^{ème} siècle.

LES XIX^{ème} et XX^{ème} SIECLES

De même qu'il s'est rallié aux différents régimes qui ont suivi la chute de l'Empire, le département des Basses-Alpes donne aux présidentielles de 1848 instaurées par la Seconde République, la majorité à Louis-Napoléon Bonaparte (futur Napoléon III). Les élections générales de 1849 se traduisent par l'élection de plusieurs élus « rouges ». En 1851, les Basses-Alpes opposent une vive résistance au coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte. Les insurgés se rendent maîtres de Barcelonnette et de Digne. Suite à leur défaite aux Mées, ils seront violemment réprimés. Les répressions de Napoléon III ne feront qu'ancrer davantage le département dans une tradition républicaine.

Durant le Second Empire, les mouvements de populations que va connaître le département sont sans précédent. La migration des « gavots » est une véritable « hémorragie préalpine » et prive les hauts-pays de ses forces vives qui vont s'installer dans les villes de la région, à Paris ou à l'étranger. En 1861, les frères Arnaud de Jausiers, partent pour le Mexique, inaugurant la migration des « barcelonnettes » dont certains vont faire fortune dans le commerce du drap. Cette hémorragie durera jusqu'à la fin des années 1960 et le département perdra plus du tiers de sa population.

A la fin du XIX^{ème} siècle, le département qui a longtemps souffert de son isolement, commence à se désenclaver (route de la vallée de l'Ubaye, du col de Vars, d'Allos, des cluses de Barles, pont de Manosque, voie ferrée).

L'industrialisation, les grandes voies de communication et l'exode rural soumettent les petites entreprises à la concurrence des grands secteurs économiques, laminant des activités parfois séculaires (fermeture des ateliers de tissage, arrêt de l'extraction de lignite...).

De la guerre 14–18, naît une usine de produits chimiques à Saint-Auban, initialement destinée à fournir les gaz de combats.

Les nouvelles voies de communication ouvrent, entre les deux guerres, de nouveaux débouchés pour la lavande et l'agneau de boucherie. Dans le même temps, le pays s'ouvre au tourisme.

En 1942, le département est envahi par les Allemands. De nombreux maquis s'organisent dans les zones montagneuses. L'Ubaye s'illustre lors des combats pour la libération. Malgré la libération de la Haute-Provence le 15 août 1944, les combats continueront en Ubaye jusqu'en avril 1945.

Après la guerre, le tourisme s'ouvre largement avec le développement des sports d'hiver. Le département devient attractif.

En 1956, la région Provence-Corse-Côte d'Azur est créée. En 1971, le département des Basses-Alpes prend le nom d'Alpes de Haute-Provence.

LES MUTATIONS DES XIX^{ème} ET XX^{ème} SIECLES

LES PAYSAGES AGRICOLES

En dépit de l'émigration, le département connaît vraisemblablement son apogée démographique et économique : reconstruction d'églises, de chapelles, aménagements en terrasses des pentes, intense déboisement.

La vieille polyculture avec ses complantations, ses cultures spéculatives et l'élevage transhumant prospèrent autour des villages urbanisés.

Les petites exploitations, afin de mettre plus à profit leurs terres et de miser sur une double récolte, implantent une agriculture à deux étages (complantation). On retrouve alors les vergers (oliviers, amandiers, poiriers, pommiers) non plus groupés autour des villages, mais dispersés à travers les champs de cultures d'annuelles (céréales, pommes de terre, luzerne...).

Vers la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle, les pratiques et les techniques culturales évoluent. La mécanisation, le développement du système d'irrigation, l'apparition des engrais artificiels permettent la conquête de terres inexploitable jusque là et l'intensification des cultures.

Les travailleurs trouvent aussi à s'employer dans quelques petites usines implantées parmi les maisons neuves des « faubourgs », le long des routes principales.

Les mouvements de population délestent les régions du haut-pays d'une partie de leur prolétariat rural au profit des villes ou de l'étranger (les Barcelonnettes). Cette « désertion » qui durera jusqu'aux années 1960, entraînera une véritable mutation du paysage : seconde mort des villages, retour à la culture extensive, montée de l'économie pastorale.

Les reboisements effectués durant le Second Empire coïncident avec l'inversion de l'évolution pluriséculaire : la forêt progressera désormais au détriment des friches et des labours.

Les grandes voies de communication soumettent de plein fouet les petites et moyennes entreprises à la concurrence des grandes zones industrielles, laminant des activités parfois séculaires. La débâcle des menues fabriques ruralise les bourgs et frappe durement les villes.

Si aujourd'hui, les champs de lavandin ou d'oliviers sont toujours présents sur le département, un grand nombre de cultures ont périclité ou ont disparu. De nombreux vergers existaient. On y cultivait pruniers (vallée de la Bléone et de l'Asse), poiriers, pommiers, pêcheurs, abricotiers et cerisiers (vallée de l'Asse et de la Durance), amandiers (plateau de Valensole).

D'autres cultures, plus localisées étaient présentes : les lentilles (Barrême, Fours), les carottes (Lardiers), les tomates, aubergines, courges et melons (Entrevaux).

Dans le même temps, la culture du mûrier se développa. L'élevage du vers à soie était alors très intéressant (Noyers sur Jabron, Thoard). La sériciculture commença à péricliter après 1909 (grande gelée, diminution du prix de vente, concurrence étrangère, coût de la main d'œuvre) pour quasiment disparaître après la deuxième guerre mondiale.



La truffe devint au XIX^{ème} siècle une culture à part entière. Les plantations de chênes truffiers s'étendirent à partir de 1856. Ces cultures permettaient aussi de mettre à profit des terres caillouteuses, qui n'offraient qu'un maigre pâturage aux moutons. La rentabilité de la truffe a incité au reboisement des flancs de montagnes permettant ainsi de lutter contre l'érosion. L'aspect des montagnes changeait avec l'intensification de cette culture qui redonnait une parure arborée aux versants dénudés.

La vigne, quant à elle était présente, des Préalpes de Digne à la basse vallée de l'Ubaye ou aux hautes terres du plateau d'Albion. Si généralement le vin était consommé plus que vendu, il existait de bons vignobles (aujourd'hui disparus) tels que ceux des Sieyes près de Digne, des Mées, de Chabrières sur l'Asse ou de Sisteron. La vigne était le plus souvent cultivée en allées ou en complantations. Mais à partir des années 1870, les effets catastrophiques du phylloxera ruinent la presque totalité du vignoble du département. Celui-ci est lentement reconstitué et dans les années 1940, la moitié du vignoble sera replantée. La spécialisation et la qualité de certains vignobles permettra à quelques communes d'obtenir les labels VDQS ou AOC. La vigne connaît alors un regain de faveur et les caves coopératives apparaissent (Pierrevert, Manosque, Oraison...).



Avocat - Les Vendanges aux Vignobles du Plan du Goulomp.

L'olivier est l'un des témoins du climat méditerranéen et constitue un élément particulier des paysages des Alpes de Haute-Provence. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale, l'olivier cultivé le plus fréquemment en petites parcelles (olivettes) s'étend sur une surface importante. On le retrouve en limite de la montagne de Lure (Simiane-la-Rotonde, Banon, Saint-Etienne-les-Organes, Malefougasse, Peipin), sur les pentes du val de Durance (Manosque, Lurs, Peyruis, Volonne) jusqu'à Sisteron. Les olivettes s'étendent jusqu'au bassin de Moustiers-Sainte-Marie, Mézel, Bras d'Asse, Riez. A cette époque, 31 moulins transforment les olives en huile. C'est entre les deux guerres que la culture de l'olivier décline. A l'irrégularité des récoltes, au gel, aux maladies s'ajoute la concurrence des huiles exotiques. Dans les années 40, la situation est catastrophique.



208 - En Provence - La Cueillette des Olives (l'Olivada)

Entre 1890 et 1940, la culture de la lavande va prendre une place importante dans le système agricole du département. Au début, la cueillette de la lavande sauvage qui était spontanée et s'accompagnait parfois d'une distillation, devint plus systématique et plus organisée (entretien, apport d'engrais, binage). Puis apparaissent de vrais champs de lavande préalablement labourés puis plantés par transplantation ou semés. Ces cultures permettent de mettre à profit des terres médiocres ou remplacent des cultures abandonnées. Le travail devient plus facile, les frais diminuent et les rendements s'accroissent. Les parfumeurs s'intéressent à l'amélioration de la lavande et les alambics se perfectionnent. Dans les années 1920-1930, c'est l'apogée de la culture de la lavande.

Mais l'élan pour ce nouveau système agricole va vite être brisé. Le reboisement, le manque de main d'œuvre, les herbes concurrentes qui envahissent les « baïassières » (lavanderaie naturelle) dès qu'elles ne sont plus pâturées ou au contraire le surpâturage lui sont funestes. L'exploitation de la lavanderaie naturelle a fortement diminué alors que certaines étendues cultivées se développaient et accroissaient leur productivité. L'apparition du lavandin, même si celui-ci est de moindre valeur, permet de plus forts rendements. Cependant, le cours de la lavande est très instable : les hausses des prix sont aussi faramineuses que les chutes.



Au début du XX^{ème} siècle, l'élevage (surtout ovin) qui est constitué le plus souvent de troupeaux de petite taille, est confronté à des adaptations économiques et techniques. L'utilité lainière du mouton est peu à peu délaissée pour la viande. L'apparition d'engrais artificiels a permis la production d'un meilleur fourrage et donc une alimentation abondante des animaux. Les animaux fournissent un meilleur rendement plus précoce. Facilitée par la mise en place d'abattoirs et surtout par les moyens de transports (wagons frigorifiques), la production d'agneaux de boucherie se développe.



LES PAYSAGES FORESTIERS

Durant la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle, le département connaît de gigantesques bouleversements dans le domaine des forêts. Les espaces collinéens et montagnards sont intensément déboisés et subissent le ruissellement et la dégradation de leurs versants.

essentiellement reconstitués de pins noirs et de mélèzes. Cet effort coïncide avec un repeuplement végétal naturel plus lent permis par la désertification humaine.

La densité de population, l'exploitation du bois pour la construction, le chauffage ou la cuisson des fours étaient les causes anciennes de cette ruine écologique. A celles-ci s'ajouta une extension de l'élevage, accompagnant l'exode rural : pour étendre les pâturages, les boisements furent coupés et le surpâturage constaté localement.



C'est en prenant conscience de ce véritable désastre que les services de l'Etat organisèrent un reboisement systématique et un réenherbement des vastes surfaces dénudées, ainsi que de multiples barrages sur les ruisseaux torrentiels (service de Restauration des Terrains en Montagne). Les boisements sont

LES PAYSAGES « HABITES »

Par leur économie et leur sociologie, les villages renouent ainsi avec les caractéristiques urbaines. Ils abritaient de petites industries (filatures, tuileries...), des services, des commerces, bref une population dont une forte minorité ne vit pas directement de l'agriculture. Chaque village comporte son lot d'ouvriers, d'artisans, de négociants, mais aussi « une micro-aristocratie de bourgeois » qui font de lui une petite ville. Cette population stratifiée se répartit inégalement dans l'espace villageois. Au schéma hérité de l'Ancien Régime (et encore souvent repérable), où la demeure seigneuriale dominait le village, s'est progressivement substitué un autre schéma : celui d'une différenciation sociale entre les quartiers hauts aux maisons étroites et aux ruelles tortueuses, résidences des plus pauvres, et les quartiers bas, extensions des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, aux alignements systématiques, aux demeures plus vastes et dégagées, résidences de notables et des agriculteurs fortunés. Un troisième mouvement s'est récemment amorcé : l'occupation des parties hautes des villages réputées « typiques » par des résidents secondaires.

Si le réseau des villes est plutôt dense dans la vallée de la Durance, il s'estompe fortement dès que l'on gagne les régions de montagne. Le village demeure ici... un village.

Le hameau, type de groupement quasi inexistant dans le « pays de collines et plateaux », est fort répandu en pays « gavot ». Les communes comprennent plusieurs hameaux formant chacun un village miniaturisé : constructions mitoyennes bordant quelques ruelles, usages communs du four, de la fontaine...

Un des traits saillants du début du XX^{ème} siècle paraît être le dynamisme retrouvé des « villages urbanisés », des bourgs et des villes petites et moyennes. C'est dans le val durancien que le réseau des « villages urbanisés » est le plus dense.

Après un creux dû à l'exode rural de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle, les bourgs connaissent aujourd'hui un nouvel essor avec l'implantation de nouveaux résidents travaillant souvent dans les villes proches, ajouté à la transformation progressive du bâti ancien en résidences secondaires.



Cependant qu'une paysannerie très diluée dans l'espace et souvent vieillissante s'est efforcée de s'intégrer aux mécanismes des grands marchés agricoles, la montagne provençale a été, à son tour investie par le tourisme de résidence.

« Désormais pour chaque résidence principale, il y a largement plus d'une résidence secondaire et les premières sont partiellement occupées par des retraités venus d'ailleurs. » (A. de Réparaz)

Une large part du département est devenue particulièrement attractive pour les « gens d'ailleurs ». Cette attractivité n'a pas faibli en dépit de l'extension urbaine et du « mitage » des paysages naturels ou agricoles.

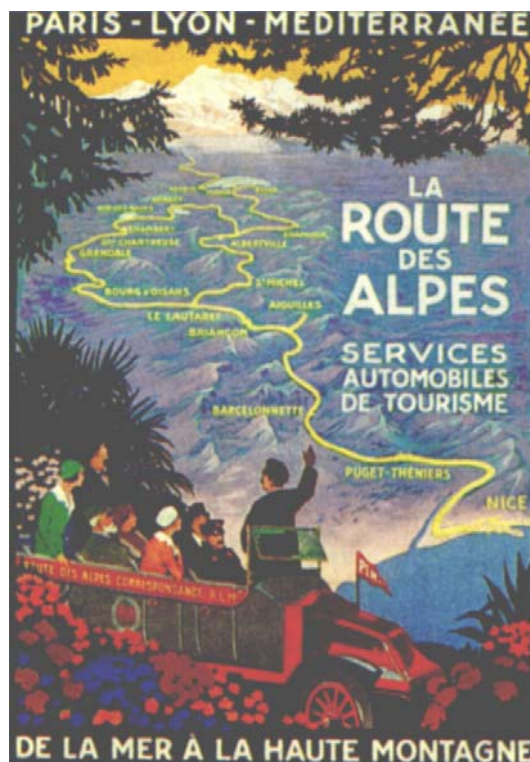
« Allons marseillais, qui mourrez de chaleur pendant l'été, arrivez nous en caravanes, envoyez vos fils ; l'air pur de nos cimes leur bronzerà la peau, leur donnera la vigueur et l'audace du montagnard. Et vous, touristes routiniers qui suivez la foule en suisse ou en Savoie, quittez les routes battues et venez ici. » (publicité de 1875)

LA NAISSANCE DU TOURISME

Au cours de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle, de profondes transformations ont affecté le département dans le domaine des relations et de la communication.

De grands travaux de viabilisation ont renouvelé un réseau routier archaïque et incomplet, désenclavant les communes les plus isolées (Barcelonnette, Castellane). C'est le succès du chemin de fer, de l'automobile, des lignes de cars. C'est aussi la naissance du premier tourisme qui va se développer surtout dans le haut pays du Sisteronais, du Verdon et de l'Ubaye sous l'impulsion des géographes locaux à travers des guides lyriques et une promotion locale passionnée. Dans la fin du XIX^{ème} et début du XX^{ème} siècle, ce premier tourisme apparaît plus sous les traits d'une expédition dans un pays lointain et exotique.

La Haute-Provence de l'entre-deux guerres était encore peu fréquentée par ceux qui n'y résidaient pas car le temps des loisirs et les moyens de communication étaient rares et les chemins malaisés, sorte de « terra incognita ».



Les premiers excursionnistes, à l'esprit conquérant, vont parcourir et décrire, souvent avec émerveillement et lyrisme, les curiosités naturelles, paysagères, archéologiques, minérales, botaniques, géologiques, architecturales.

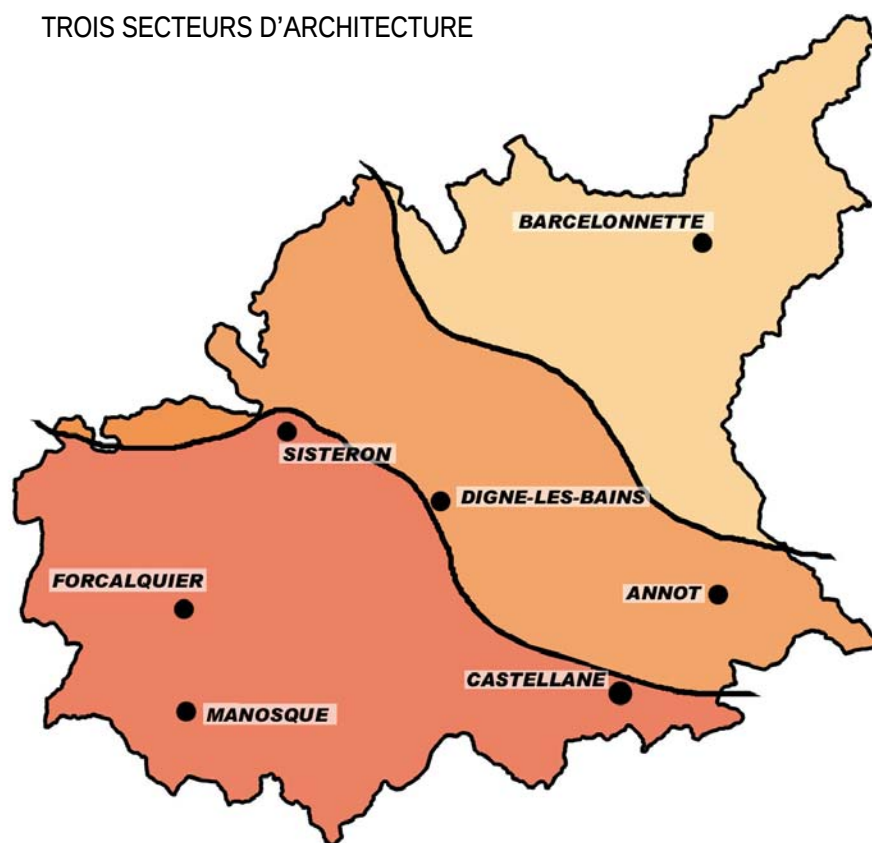
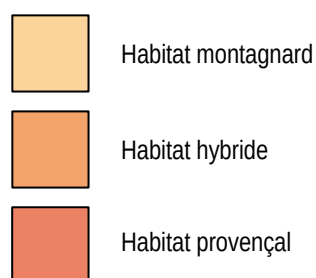
Le premier tourisme au début du XX^{ème} siècle ne se limite pas qu'à la découverte des sites pittoresques. La découverte montagnarde va se développer en alpinisme. A ces débuts, cette forme de tourisme aventureux est surtout pratiqué par une élite bourgeoise cultivée et sportive. Peu après, un tourisme plus modeste, de repos, de découverte de la campagne, prend naissance dans la vallée du Verdon.

Le tourisme prend alors une importance de plus en plus grande, grâce à la création d'un nouveau réseau routier, à l'ouverture de lignes de chemin de fer, aux efforts de syndicats d'initiative, puis à l'aménagement d'hôtels.

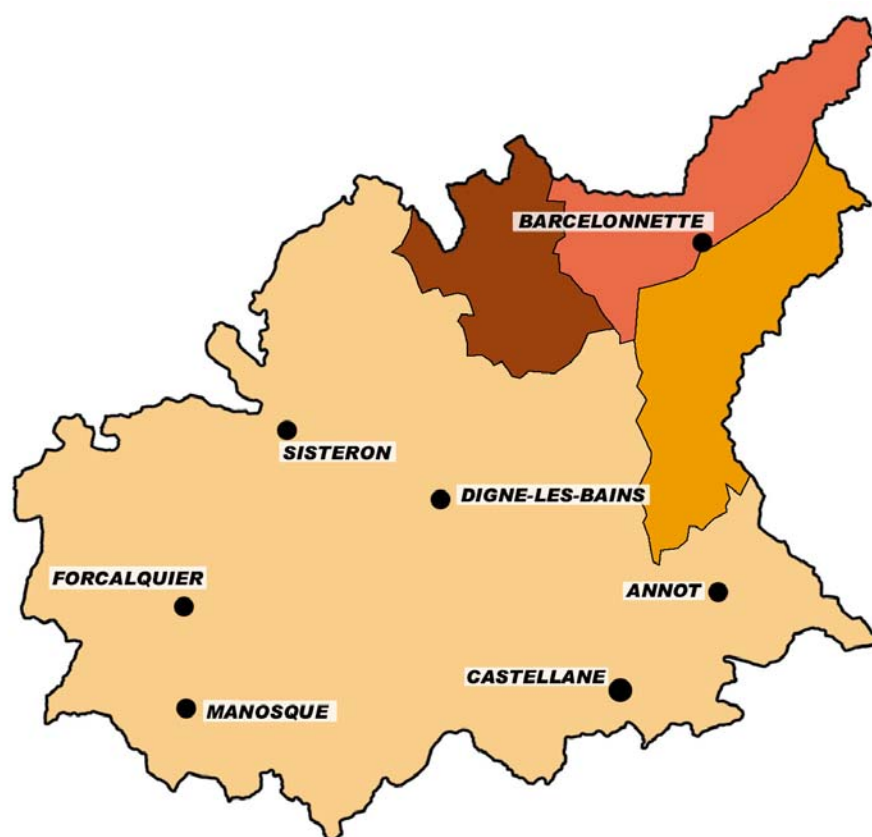
Enfin, dans les années 1930, au Sauze-Enchastraye, apparaît le premier tourisme d'hiver.

Le tourisme lié au thermalisme se développe aussi à Gréoux-les-Bains et Digne-les-Bains.

TROIS SECTEURS D'ARCHITECTURE



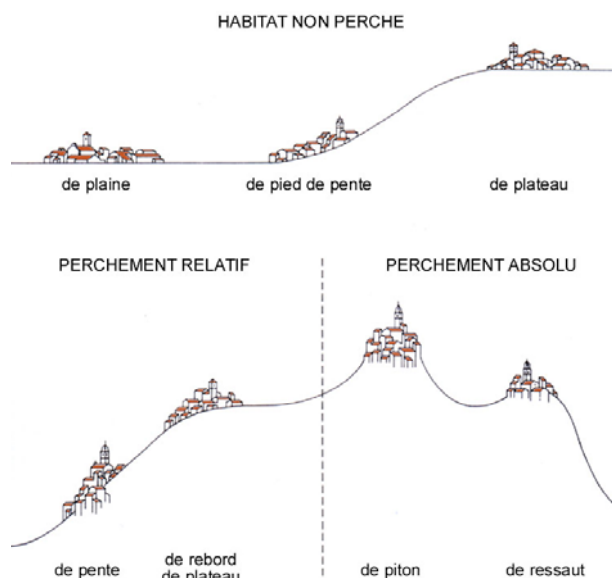
COUVERTURES TRADITIONNELLES DES TOITURES



LES DIFFERENTES FORMES DE L'HABITAT TRADITIONNEL

L'architecture traditionnelle dont le département a hérité est particulièrement riche en typologies. Chaque habitat répond à des logiques de construction qui lui sont propres et dépend de différents facteurs comme le climat, l'activité dominante, l'organisation de la vie sociale, l'approvisionnement en matériaux locaux, le savoir-faire différent en fonction des époques.

Sur l'ensemble du département les maisons sont construites avec des pierres trouvées à proximité, galets roulés ou pierres brutes à peine dégrossies. Ainsi dans chaque terroir l'architecture est le reflet de la géologie du lieu et les appareillages prennent des couleurs et des matières différentes. Seules les maisons de maîtres sont construites avec des pierres de taille provenant de grandes carrières. La presque totalité des constructions étaient couvertes d'enduit et le mur en pierres apparentes est une mode actuelle. Seules les cabanes isolées et certains bâtiments d'exploitation ou encore les pierres de taille des maisons de maîtres n'étaient pas crépies.



Les Alpes de Haute-Provence présentent aussi la particularité de compter un grand nombre de **villages perchés** disséminés sur tout le territoire. Ces villages épousent les courbes de niveau sur un rebord de plateau, sur un ressaut rocheux ou même au sommet d'un piton, se confondant avec la roche qui a servi à leur construction. Ces villages de hauteur, qui dominent les campagnes environnantes étaient soulignés de lignes de restanques. La plupart de ces terrains suspendus ne sont plus cultivés aujourd'hui et disparaissent peu à peu sous la végétation. Les maisons hautes et étroites s'ouvrent d'un côté sur des ruelles sinueuses et de l'autre plongent directement dans le vide pour former une ceinture de remparts.

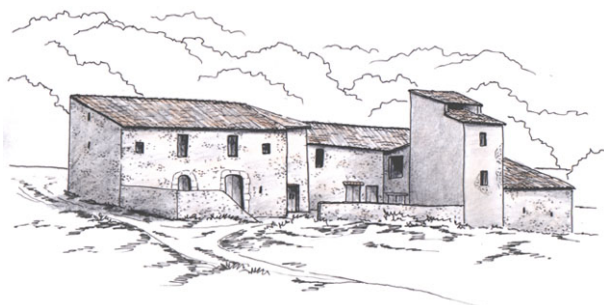
Escaliers tortueux, sols caillouteux des calades, voûtes, arches et arcades pour passer d'une rue à l'autre ou d'une maison à l'autre, conduisent à l'église, au château, en passant par des placettes où coulent des fontaines.

Le territoire du département peut être divisé en trois grands secteurs, les collines et plateaux de Haute-Provence, les moyennes montagnes des préAlpes, la haute montagne. A chacun de ces grands types de paysages correspond une typologie architecturale différente.

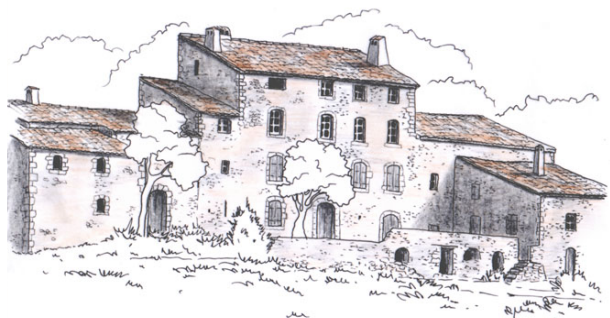
L'ARCHITECTURE DES COLLINES ET PLATEAUX

L'habitat y est de type provençal. Les toitures à faible pente (de 27 à 33 %) sont couvertes de tuiles canal, bordées de génoises pour lutter contre les assauts du mistral. Les constructions prennent différentes formes selon qu'elles sont situées au sein d'un village ou qu'elles sont isolées.

Les maisons de village. Dans les villages, les maisons aux volumes très simples, sont collées les unes aux autres, toujours bien plus hautes que larges. Très étroites, elles n'ont souvent qu'une seule pièce par étage. Dans les villages perchés certaines peuvent atteindre cinq à six niveaux d'un côté pour deux de l'autre. Ce sont de véritables petits immeubles miniatures, qui donnent au moindre village l'allure d'une petite ville.



Les maisons isolées ou celles des petits hameaux disposent de plus d'espace et s'étendent au fur et à mesure des besoins et des moyens. Partant d'un volume de base simple, le mas résulte de l'imbrication, au fil du temps et des besoins, de volumes différents, surmontés de toitures à pans multiples. Des formes rondes peuvent s'y ajouter : un escalier, un pigeonnier, un puits. Ces maisons étaient conçues pour se protéger du vent et du soleil, avec de petites ouvertures, des arbres en façade et des pierres sur le toit pour empêcher le mistral de soulever les tuiles. Elles sont toujours plus larges que hautes et ne dépassent guère deux niveaux.

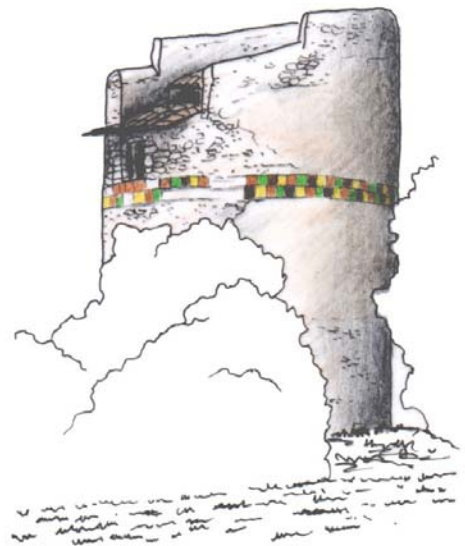


Dans les terroirs plus riches, de belles maisons de maître, appelées châteaux ou bastides regroupaient le logement du maître, des ouvriers et les dépendances agricoles. Les bastides bénéficient d'une construction soignée. Construites sur deux ou trois étages, leurs murs comportent souvent des chaînages d'angle et des ouvertures régulières aux encadrements en pierre de taille. Elles sont entourées de bâtiments multiples : écuries, bergeries, porcheries, lavoirs, citernes, puits, fours à pain, granges, hangars... Ces propriétés sont également construites pour accueillir une main-d'œuvre nombreuse et comportent souvent plus de trois niveaux. Leurs volumes sont imposants. De beaux alignements d'arbres accompagnent souvent leurs accès.

Dans la partie ouest du département, un grand nombre de petites constructions en pierre sèche sont disséminées dans les champs et les garrigues. Ces *cabanons pointus* (ou «bories») dans les régions du Vaucluse ou pour le grand public) sont édifiés à l'aide de plaques calcaires ramassées dans les champs et empilées, sans mortier. Ces petits édifices alliant force et équilibre conservent un caractère énigmatique. Leur véritable fonction est multiple (abri, remise à outils, habitat temporaire pour les bergers...). Leur construction remonterait au XVIII^{ème} siècle, à l'époque où les agriculteurs durent étendre les surfaces de culture et de pâturage par défrichement et épierrage. Le matériau recueilli était entassé sous forme de *clappas*, puis utilisé pour toutes sortes de constructions en pierre sèche (murets de clôture, terrasses, abris...). Dans la montagne de Lure et les régions où l'élevage du mouton domine, les *jas* ou bergeries-tunnels en pierre sèche sont encore nombreux. Ces constructions, peuvent atteindre jusqu'à 25 ou 30 mètres de long.



En Haute-Provence, sous l'Ancien Régime, les pigeonniers ne faisaient pas l'objet de privilèges seigneuriaux. C'est sans doute pour cette raison qu'ils sont si nombreux. Ces constructions étaient soit incluses au logement ou à la grange, soit indépendantes. Divers dispositifs étaient prévus pour empêcher les prédateurs d'accéder aux grilles d'envol, puis aux boulines : une ceinture et des encadrements de carreaux de terre cuite vernissés autour de la fenêtre, des corniches moulurées enduites de suif formaient en même temps un décor autour des trous d'envol. Les couleurs traditionnelles étaient le jaune, le brun chaud et le vert, disposées en damiers ou en demi-carreaux, créant un rythme triangulaire toujours basé sur l'alternance clair-foncé.



LA MOYENNE MONTAGNE

Ce secteur de transition entre haute montagne et collines accueille un habitat le plus souvent groupé et compte aussi de nombreuses fermes isolées. L'architecture a subi les influences des deux autres secteurs, et ne présente pas de style clairement défini. C'est le théâtre de manifestations architecturales diverses. Les différents types de couvertures de toitures et de volumes donnent parfois un sentiment de désordre. Ici la typologie de l'habitat répond avant tout à son utilisation et à sa situation dans le paysage. Ainsi

une bâtisse isolée en fond de vallée s'approchera du style provençal alors que sur les hauteurs de cette même vallée, l'influence sera plutôt montagnarde. Au sein d'un même village on trouvera des toitures bordées de génoises et sans génoises, des tuiles canal, des tuiles mécaniques et des tuiles écailles... Cette architecture « hybride » continue son évolution. Actuellement, c'est dans ce secteur que l'on trouve le plus de confusion dans les rénovations peut être par manque d'appartenance à un style particulier.

LA HAUTE MONTAGNE

Dans ce secteur, les maisons typiquement montagnardes, sont de solides constructions horizontales. La présence de la neige impose des toitures à pente plus importante (environ 40 %). Les toitures sont couvertes de différents matériaux : la tuile écaille, l'ardoise, le bardeau de bois et la lauze. Ce type d'habitat apparaît au-dessus de 1000 mètres d'altitude, lorsque le relief et les conditions climatiques exigent une architecture capable de s'adapter à des situations extrêmes. Les villages sont situés sur les adrets et leurs maisons sont rarement mitoyennes. Seules les villes présentent des maisons hautes et étroites collées les unes aux autres.

Les volumes sont d'aspect massif et l'influence dauphinoise est souvent présente. Ce sont de gros blocs où se retrouvaient toutes les activités, les hommes et le bétail. Le logement humain se trouvait à l'étage, accessible par un escalier extérieur et des passerelles. Les toitures à deux pans réguliers sont parfois coupées sur un côté et débordent fortement pour protéger les balcons de la neige. Les pignons sont parfois bardés de bois. Les murs sont souvent en pierre apparente mais peuvent être partiellement revêtus d'un enduit grossier.

Les ouvertures sont peu nombreuses pour conserver un bon isolement thermique. Leur taille résulte de leur fonction, les plus grandes sont pour l'accès du bétail et du matériel agricole. Les fenêtres, petites, sont plus hautes que larges. Ces maisons dépassent rarement deux niveaux plus les combles où on stockait le foin.

L'accès au grenier se faisait par l'arrière de la maison par une passerelle, parfois couverte, constituée de terre, de pierre et de bois. Dans les villages plus denses, des poulies permettaient de hisser la paille dans les combles.



Dans ces hautes vallées, une tradition de migration a toujours existé, que ce soit une migration d'été vers les prés de fauche, ou une migration de colportage. Pour des raisons économiques, la montagne a toujours été exploitée jusqu'à très haute altitude. Les « *meyres* », sont des habitats uniquement temporaires qui répondent aux besoins précis du temps de l'estive. Elles regroupent deux à trois bâtiments robustes, adossés les uns aux autres près d'un point d'eau, toujours bâtis dans le sens de la pente et à l'abri des couloirs d'avalanche. Elles sont construites fort simplement avec des matériaux locaux.

EVOICATIONS ET PERCEPTIONS DES PAYSAGES DEPARTEMENTAUX

ENQUETE SOCIOLOGIQUE

INTRODUCTION

OBJECTIFS ET METHODOLOGIE DE L'ENQUETE SOCIOLOGIQUE

Dans le cadre de la réalisation de l'atlas des paysages, en complément du travail du paysagiste décrivant et analysant les paysages à l'échelle de l'entité paysagère, le sociologue a eu pour objectif :

- d'identifier les acteurs du paysage, leur manière d'appréhender le paysage (différente entre un écologiste et un notaire par exemple, entre un élu et un associatif, etc.), leurs actions concrètes, leurs projets, etc. ;
- de décrire et d'analyser les processus sociaux et économiques qui font évoluer les territoires et les paysages : évolution démographique, dynamiques agricoles, problèmes fonciers, entretien des paysages ; d'élaborer avec le paysagiste la liste des enjeux des paysages, c'est à dire ce que mettent en cause les évolutions du territoire dans la gestion et la protection des paysages ; identifier les réponses des collectivités locales et des services de l'Etat à ces évolutions (ils sont les principaux destinataires de l'atlas) ;
- de décrire les représentations locales des paysages par les habitants du département, c'est à dire repérer et localiser les qualificatifs utilisés, les identités révélées au cours des entretiens, révéler les oppositions entre les territoires pour celui qui les fréquente quotidiennement, de manière à proposer des modalités de prise en compte des paysages qui correspondent aux attentes locales ;
- de déclencher et d'animer une réflexion et un débat sur les enjeux identifiés avec ceux qui ont les moyens de peser sur les problèmes, et qui les vivent au quotidien : l'ensemble des élus locaux, des services de l'Etat et des collectivités, des représentants associatifs, et plus généralement tous les acteurs organisés du territoire.

Pour cela, l'enquête consiste à rencontrer un échantillon d'acteurs dans le département, parmi les catégories suivantes :

- Les principaux services opérationnels de l'Etat ;
- Les parcs naturels, réserves et autres organismes gestionnaires de territoires ;
- Les élus locaux, principalement les Maires ;
- Les présidents des communautés de communes et les responsables de pays ;
- Les acteurs socio-économiques ;
- Les associations de protection de l'environnement et de développement local ;
- Les représentants du monde agricole, et des activités de plein air (tourisme, chasse pêche) ;
- Des personnalités compétentes, reconnues localement comme expertes.

Ces acteurs ont tous un regard ou une activité particulière vis-à-vis du paysage. On s'intéresse ainsi à la manière dont leur posture sociale les amène à décrire les paysages et les territoires. Chaque entretien s'est déroulé selon le même guide d'entretien : dans un premier temps, l'acteur présente son activité et son rôle sur le territoire, puis il détaille les évolutions de ce territoire sur plusieurs points clés : les évolutions démographiques, les activités humaines, notamment économiques et finalement la situation foncière. Il évoque également les réponses des collectivités à ces problèmes afin d'identifier les actions publiques s'appliquant au paysage. Dans un deuxième temps, l'acteur doit décrire les paysages qui l'entourent, d'un point de vue visuel, comme s'il s'adressait à une personne ignorant tout du secteur. Cette évocation part du lieu de l'entretien, pour s'élargir progressivement aux paysages plus éloignés, jusqu'à couvrir dans certains cas l'ensemble du département.

Au total, quarante quatre personnes ont été rencontrées dans tous les secteurs du département dont dix élus, neuf techniciens des collectivités (aménagement, territoire), huit représentants des services de l'Etat, quatre acteurs socio-économiques, dix représentants associatifs et trois personnalités compétentes.

1. LE DEPARTEMENT

Les territoires des Alpes de Haute Provence sont très diversifiés. On a coutume de dire qu'il manque à ce département une cohérence géographique. Mais c'est oublier que les départements ont été constitués pour administrer le territoire, sans reprendre systématiquement les unités locales constituées sous l'Ancien Régime. Si certains départements ont repris les contours de « pays » déjà existants, d'autres ont petit à petit construit leur cohérence dans les pratiques des habitants. Dans les Alpes de Haute Provence, ce processus n'a pas totalement abouti et des logiques contemporaines sont à l'œuvre qui semblent écarteler le département : le développement de l'axe durancien a rapproché les villes du Sud du département de la métropole marseillaise ; la protection des sites et des massifs a créé des structures de gestion de territoire autonomes aux frontières du département avec ses voisins du Var (PNR du Verdon) et du Vaucluse (PNR du Luberon) ; enfin les pays en cours de constitution orientent les secteurs Nord du département vers le département voisin des Hautes Alpes. Que reste-t-il des Alpes de Haute Provence ?

Un espace de transition d'abord, un intermédiaire, que certains voudraient appeler un « moyen pays », entre la mer et la montagne. Et comme tout espace « entre-deux », cet espace est mal identifié en tant que tel : « *Dans l'imaginaire régional, il y a la mer, la basse Provence – légumes et vins – et la montagne. La zone des plateaux est ignorée, y compris par les décideurs* ». Ainsi les plateaux, situés à l'Ouest du département seraient la transition invisible entre la Provence « connue » et la montagne. Mais c'est la même chose plus à l'Est du département, en zone plus escarpée : « *ce sont les Alpes de la Méditerranée* ». Territoire de transition, les Alpes de Haute Provence cherchent encore leur unité.

Dans le département tout le monde s'accorde en effet sur la difficulté de gérer un espace aussi disparate. Quand on est de la Durance ou de ses environs, on parle de la « montagne » comme d'un espace lointain et reculé. Quand on est de la montagne, on ne veut pas être comparé à la Durance. Ces manières de se situer dans l'espace permettent d'identifier des grands territoires de référence. On se sent de quelque part et on partage sa situation avec d'autres dans des situations comparables, mais cet espace est délimité : sur des points essentiels, il ne ressemble pas à « l'ailleurs ». Ainsi on peut définir trois grands secteurs géographiques auxquels se réfèrent implicitement ou directement les évocations des territoires par les acteurs des Alpes de Haute Provence : « les collines et plateaux de Haute Provence », « les Préalpes » et « les montagnes alpines ». Ces trois grands secteurs sont autant déterminés par leurs cohérences physiques que par leurs dynamiques humaines, telles qu'elles sont décrites par les acteurs. C'est pourquoi leurs frontières ne sont pas nettes et les transitions sont progressives ; il peut même y avoir des espaces qui se ressemblent nettement d'un secteur à l'autre, mais seul l'observateur extérieur s'en rendra compte.

La description que l'on fait de ces territoires constitue la toile de fond de la perception visuelle que l'on peut en avoir. De manière plus dynamique, on lit l'évolution du paysage en fonction de ce que l'on constate de l'évolution du territoire. Ainsi, l'évocation des lieux associe continuellement le territoire et le paysage : le premier détermine le second et le second raconte le premier. Ainsi les évocations qui suivent sont organisées de manière à décrire chaque secteur en partant du territoire, vers ses paysages. La plupart des données sont issues des entretiens et les citations illustrent le propos : elles sont anonymes en ce sens qu'elles illustrent un point de vue partagé.

2. LES COLLINES ET PLATEAUX DE HAUTE PROVENCE

C'est toute la partie Sud Ouest et Ouest du département, au relief relativement doux, qui associe les massifs linéaires du Luberon et de Lure, aux vallées des principales rivières du département : la moyenne vallée de la Durance, et les basses vallées de la Bléone, de l'Asse et du Verdon, ses trois affluents. Entre ces vallées s'élèvent collines et plateaux. Le climat est généralement méditerranéen et sec.

Le paysage mouvant

En Haute Provence, malgré la diminution du nombre d'exploitants, l'agriculture s'est globalement maintenue par la conjonction de deux phénomènes : l'agrandissement des exploitations et la spécialisation de l'activité.

Les agriculteurs ont en effet vu les conditions d'exploitation évoluer considérablement : leur nombre a globalement diminué de moitié, mais ceux qui sont restés ont agrandi les zones cultivées, jusqu'à n'être plus qu'une poignée à intervenir sur un terroir communal presque inchangé : *« le nombre d'exploitations diminue, mais la surface reste la même : il y a concentration » ; « On essaie de gagner sur la colline, car la terre nous manque. Beaucoup d'agriculteurs louent sur d'autres communes » ; « Il y a une faim d'agrandissement des exploitations. Jusqu'où ira-t-on ? Le contrôle des structures n'existe pas ».*

Ces agrandissements ne sont pas synonymes de diversification de l'exploitation. Au contraire, les exploitants de la vallée de la Durance et des plateaux environnants ont une longue tradition d'agriculture spéculative. *« Les paysages du 04 sont commandés par la mondialisation (...). Ce qui échappe aux grande surfaces, c'est seulement l'olivier et le fromage de Banon ».* Dans ces conditions, le paysage est amené à changer régulièrement, au gré de la plantation ou de l'arrachage à grande échelle d'une culture particulière. Le développement de l'arboriculture dans la vallée de la Durance a suivi ce schéma et l'on peut considérer que les primes octroyées par la Politique Agricole Commune ont des effets similaires en encourageant certaines productions. Ce phénomène est accentué par les subventions temporaires accordées aux cultures lorsqu'il faut les encourager : la lavande entre 1995 et 2000 et l'olivier plus récemment, entre 1998 et 2002.

Ainsi certains constatent les effets de ces variations sur les paysages : *« L'agriculture s'est spécialisée. Avant, il y avait l'élevage, les plantes à parfum et les céréales. Du point de vue visuel, au mois de juin, c'était une carte postale : avec le blé et la sauge sclérée, la lavande faisait une tache bleue. Mais aujourd'hui, il n'y a plus que le bleu lavande » ; « Sur le paysage, ce qui est marquant, c'est la multiplication des vergers, qui ont explosé avec l'irrigation et ça a permis aux agriculteurs de survivre. Les champs de lavande sont devenus des vergers, alors que ça n'appartenait pas au pays. L'évolution actuelle, c'est que les champs de lavande et les oliviers reviennent. On revient à une culture traditionnelle du pays ; on se rapproche de l'histoire du département ».* Dans un pays d'agriculture spéculative, peut-il y avoir cependant des cultures « traditionnelles » ? Les cas de la lavande et de l'olivier illustrent différemment la réponse à cette question.

Le pays de la lavande et de l'olivier

La lavande fine est une plante d'altitude que l'on trouve encore à l'état sauvage au-delà de 600 mètres. *« Au début du siècle, elle n'était pas cultivée, mais cueillie dans la colline. La lavande appartenait au saltus, dans la montagne ».* La lavande prend place dans un paysage de cailloux, dans l'Est du département, parfois en lisière des nouvelles forêts plantées par les services de Restauration des Terrains en Montagne : *« la lavande trouve sa place dans les confins ».* Ce n'est qu'avec la mécanisation agricole que la lavande se déplace vers l'Ouest, sur des terres plus plates et plus vastes : *« la cause de la disparition de la lavande de l'Est du département, c'est l'incapacité à fournir des lots importants : c'est impossible si la production est trop pulvérisée. Et une culture industrielle en montagne, c'est contradictoire ».*

Sous le mode d'exploitation contemporain, la lavande est ainsi devenue une culture spéculative, sous la forme de son hybride, le lavandin, qui correspond aux conditions d'altitude de la Haute Provence : entre 400 et 600 mètres : *« Digne, capitale de la lavande, c'est périmé ! La vraie capitale, c'est Manosque, Forcalquier, Puimoisson ou Simiane la Rotonde. Le mensonge est tellement évident, mais les Dignois le perpétuent... ».* Et comme les autres cultures

spéculatives avant lui, le lavandin a envahi le paysage de la Haute Provence : *« Le lavandin a l'avantage de la couleur, mais ce qui me manque et ne revient pas, c'est l'amandier. Dans la période idéale, on avait le lavandin, le blé, les fourrages et l'amandier. De tout cela, il ne reste plus que le lavandin »*. Pays de la lavande, la Haute Provence l'est donc depuis peu de temps, et cette culture s'est généralisée comme identifiant du territoire en même temps qu'elle se développait sur le terrain sous l'effet des incitations publiques.

L'olivier présente au contraire l'image d'une renaissance qui a dépassé les espérances. Son aire de distribution actuelle se limite effectivement à la Haute Provence, ainsi qu'à l'extrémité Sud Est du département, sur la commune d'Entrevaux. Il est resté relativement à l'écart des conditions de commercialisation extérieures. Mais l'exode rural a laissé les oliveraies dans un état d'abandon : *« l'olivier c'est l'arbre domestique, toujours à proximité des villages et des maisons, sur les coteaux, les terrains les plus pauvres, en terrasses. Mais les paysans ont abandonné l'espace foncier oléicole »*. Avec l'arrivée d'une nouvelle population à partir des années 70, des urbains se retrouvent propriétaires de petites parcelles d'olivieraie et s'y intéressent. Les premières opérations de restauration ont lieu en 1995 et sont largement financées par les collectivités. Dans le même temps, les plantations font l'objet d'incitations financières. Au total, la moitié des oliviers du département ont été plantés dans les dix dernières années, parfois en plein champ, lorsque l'agriculteur a considéré que les débouchés étaient plus prometteurs. L'Appellation d'Origine Contrôlée (AOC) *« huile de haute Provence »* donne une unité et une garantie à cette production mais elle accompagne également son entrée dans une logique de commercialisation extérieure, où elle sera concurrente avec d'autres produits nettement moins chers. D'où la volonté de vendre sur place et d'associer l'olivier plus étroitement à l'identité territoriale : *« il faut arrêter impérativement et rester dans la confidentialité. (...) Notre mission est de faire faire le détour au consommateur, aboutir à une réputation de terroir »*.

Le pays de Giono ?

Si l'olivier est une manière de renouer avec le passé, la Haute Provence se définit également pour plusieurs acteurs par rapport à l'œuvre de Jean Giono. Celui-ci a en effet situé la plupart de ses romans de part et d'autre de la Durance et avait lui-même une prédilection pour les versants de la montagne de Lure. Giono est le témoin des paysages dénudés de ce pays de moins en moins peuplé qu'est la Haute Provence de la première moitié du siècle ; il a vu le désarroi des villages, décrit leurs renaissances possibles et en donne l'image d'un grand désert : *« les paysages emblématiques de l'œuvre de Giono, c'est le désert, le sauvage. Il exéçrait la ville et la Provence d'en bas, dénaturée par le tourisme. Sa Provence, il la considérait comme plus pure. (...) Plus on monte dans le pays, plus l'homme s'exprime »*. Ainsi défini comme *« à l'écart »*, cet espace s'est logiquement restreint avec le temps, mais les paysages n'auraient pas disparu : *« Ces paysages sont encore partout, sauf dans la Vallée de la Durance. Ailleurs, on retrouve le désert démographique »*. Ce diagnostic n'est pas partagé par tous, qui voient la forêt recouvrir les grandes étendues désertiques que Giono décrivait : *« Un endroit a disparu sous le pin sylvestre, c'est le Contadour. Il y avait des grands horizons avec des pâturages de montagne. Aujourd'hui c'est une forêt vert sombre, qui estompe les rotondités. Ce n'est pas laid mais c'est différent »*.

La disparition des paysages de Giono est ressentie comme une perte par plusieurs acteurs : *« Pourquoi préserver Giono ? Parce que ça me touche. Ça a été le cadre de vie pour des générations de hauts provençaux »*. Mais cette nostalgie est surtout partagée par les habitants les plus récents de la Haute Provence : *« Le paysan d'ici ne se reconnaît pas dans Giono, alors que les néo-ruraux s'y retrouvent très bien »* ; *« Giono est trop universel pour être accepté par les gens du pays. Ils le considèrent comme un poète et non comme un précurseur. S'il était resté au stade régionaliste, les gens du pays l'auraient pris au sérieux. Mais sa littérature a atteint un niveau national et international et ça les a éloignés »*. Giono décrit en effet ce que les nouveaux habitants sont venus chercher et ce que beaucoup d'habitants plus anciens sont heureux de voir diminuer : l'isolement et l'éloignement : *« les espaces de solitude, si on les annihile, on risque d'attirer des gens qui n'ont rien à y faire, des gens superficiels. Moi, j'ai la conviction que ce département est fait pour une élite. Le noyau des êtres qui aiment ce département ne cesse de grandir, mais il ne pèse pas sur les décisions, car la base de la structure sociale, eux, ils ont des vues expansionnistes. C'est ce que je voulais éviter... »*. Les responsables chargés de cette expansion expriment différemment le même paradoxe : *« Tout le monde trouve très beau, mais on n'arrive pas à faire venir des entreprises. Il y a une réflexion à avoir là dessus »*. Si Giono décrivait des espaces *« à l'écart »*, il apparaît donc que ces écarts se restreignent de plus en plus, sous l'effet de plusieurs mouvements.

Avec ou contre la Durance ?

Pour tout le monde, l'évolution des paysages de la Haute Provence est venue de la Durance. C'est l'axe de pénétration dans le département ; sa moyenne vallée est la colonne vertébrale de la Haute Provence. C'est l'espace urbanisé, qui accueille les seules industries du département : *« La population extérieure est liée à la croissance économique, aux installations industrielles. Mais la qualité de vie est fabuleuse : ici, on profite des attraits de la ville, mais sans les embouteillages »*. L'ouverture de l'autoroute A51 a sans doute beaucoup fait pour accentuer la tendance à l'urbanisation de la vallée. Elle a notamment rapproché les communes de l'agglomération d'Aix-Marseille : *« Les aixois viennent s'installer à Sisteron en résidence principale – comme Manosque est devenue la banlieue d'Aix. De Sisteron à Aix, c'est un trajet de 50 minutes, mais le terrain qui vaut un million à Aix, ici il vaut entre 200 000 F et 250 000 F »*.

La plupart des communes au bord de la vallée ont ainsi vu leur paysage évoluer fortement, l'autoroute n'étant pas la seule infrastructure linéaire y contribuant. Mais dans les perceptions, la vallée de la Durance reste un espace de qualité : *« La vallée est superbe, on a l'impression de respirer, d'avoir l'espace et en même temps les montagnes pas loin. On a l'impression d'être sur une table d'orientation. Sur l'autoroute, on n'a pas cette vision ; l'autoroute est bien pour l'accès, c'est un mal nécessaire, mais elle a été assez bien pensée pour détériorer le moins du point de vue visuel »* ; *« la vallée a été mise en valeur par l'autoroute ; elle a explosé en fréquentation. Et c'est un paysage grandiose d'Aix à Sisteron. Même les entreprises qui se sont installées ont fait un effort ; on ne s'en aperçoit même pas. On est un exemple de maîtrise des paysages vis à vis des sites industriels »* ; *« c'est très libre, même si la Durance est enserrée, contrôlée, malmenée. (...) La Durance est très peu accessible, il y a des barrières infranchissables : le canal et l'autoroute »*. Finalement on aime la Durance, même si (ou parce que) elle est à distance et qu'elle offre ainsi un miroir réputé sauvage à un espace qui s'artificialise.

L'envolée démographique

Ce mouvement d'urbanisation et de développement a des aspects démographiques qui sont bien connus de tous : *« La démographie m'inquiète. La Vallée de la Durance a tendance à attirer les populations. La population augmente mais nous devenons des villages dotoirs. Il y a des gens qui travaillent à Aix, à Digne, à Manosque, à Oraison »* ; *« Sur ma commune, la croissance démographique est de 14 % par an. Il y a une spéculation. Les parcelles se vendent à prix d'or »*. Le sentiment général est celui d'une accélération qui se mesure au prix du foncier et touche également les espaces de plus en plus éloignés de la Durance. Les communes qui se disent de « l'arrière-pays » de la Haute Provence sont à présent connectées à la dynamique démographique : *« Il y a un phénomène d'explosion de la construction, depuis 3 ans. Il y a trois ans, on avait 50 demandes par an ; en 2001, j'en ai traité 120. Car c'est facile de travailler à Manosque et Apt, la voiture permet de vivre »*.

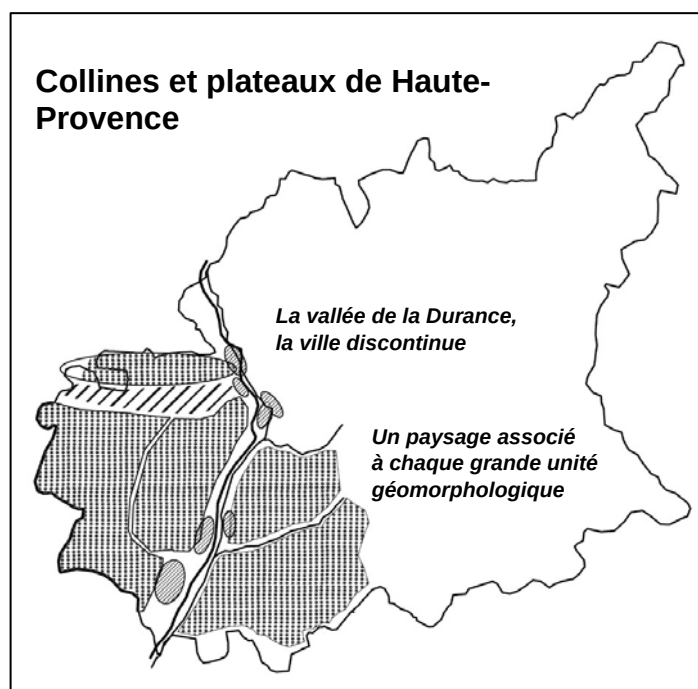
Ainsi toute la Haute Provence a connu une transformation sociale et démographique depuis plusieurs années, qui peut se résumer ainsi : *« les agriculteurs restent mais les ruraux ont disparu »*. Le secteur a commencé par attirer une population étrangère qui s'est intéressée au bâti ancien et qui l'a souvent transformé en résidence secondaire. Dans le même temps, il est devenu le refuge des jeunes retraités venus chercher le soleil pour les vieux jours. Ce mouvement s'est estompé au cours des dernières années et les nouveaux venus sont plus jeunes. Mais ils sont urbains, et amènent avec eux des demandes nouvelles : *« L'accroissement de population est dû à la migration des gens qui viennent de la ville. Ils attendent des services, des équipements, par exemple l'Internet à haut débit, ou des commerces nouveaux, comme les distributeurs vidéos. L'arrivée des urbains fait revivre les villages. Mais l'impact est différent pour les résidences secondaires, qui font mourir les commerces et empêchent d'acheter les maisons »* ; *« Beaucoup d'urbains viennent vivre dans le rural, ce qui fait qu'il y a des besoins qui n'étaient pas ressentis et qui sont aujourd'hui ressentis. Ce sont les nouveaux qui font bouger les choses »*. La Haute Provence est ainsi entrée dans un processus de rurbanisation assez complexe du fait de la diversité des arrivants successifs.

Ces nouveaux arrivants ont amené leur propre perception du paysage, qui peut être en contradiction avec les schémas locaux : *« Le paysage créé par les pavillons, c'est le catalogue Truffaut... J'ai des voisins qui viennent du Nord des Vosges, ils se sont enfermés dans une forêt de pin ; on ne voit plus la maison. Avec des gens qui viennent d'ailleurs, on crée beaucoup de végétal. Le paysage de proximité change ; on a tendance à survégétaliser, on met un olivier près de la piscine »*. Le patrimoine bâti, quant à lui, devient presque exclusivement la propriété d'habitants récents : *« Nous avons progressé en résidences permanentes. Mais le village lui, ce sont essentiellement des résidences secondaires »* ; *« On a contribué à la notoriété et à l'enrichissement des propriétaires, mais les jeunes, RMIstes ou*

salariés, sont exclus de la propriété ; il y a une ségrégation spatiale. (...) On est un peu amers, car on a créé de la richesse et on n'en profite pas. Les corses n'ont peut-être pas tort... ».

Représentations de l'espace et paysages

la carte mentale
des collines
et plateaux
de Haute Provence



Les paysages de Haute-Provence

Les populations, selon l'ancienneté et le motif de leur présence, ne recherchent donc pas les mêmes qualités sur ce territoire. Dans leurs perceptions du paysage, ces éléments jouent un rôle crucial. On a déjà vu pour la vallée de la Durance les qualités d'ouverture reconnues à cet espace en train de s'urbaniser : « Il y a une ouverture du ciel incroyable. On a l'impression que ça n'a pas bougé depuis le paléolithique, que des villages s'installeraient ici ou là selon des orientations naturelles très fortes. C'est un paysage neuf » ; « C'est un paysage grandiose, qui n'a pas bougé depuis des siècles ». L'ouverture dont il s'agit est celle qui permet l'existence d'un « grand paysage », par l'impression que donnent les situations générales (les cinq collines de Manosque) et certains points remarquables (les Mées, Lurs, etc.).

L'ouverture est également la première qualité reconnue aux paysages des plateaux à l'Est de la Durance : Valensole et Puimichel : « C'est un plateau, c'est un terme clair : on a des vues lointaines. Ce qui me touche c'est l'amplitude de ce plateau et le cirque de montagnes autour : c'est assez plat pour donner de l'amplitude et suffisamment varié au lointain ». On associe à ces grands espaces ouverts la présence d'arbres isolés qui mettent en valeur l'horizontalité du paysage. La mise en place de l'irrigation au Sud du plateau de Valensole a amené quelques transformations, mais les cultures irriguées sont aujourd'hui en perte de vitesse, et ce sont les cultures sèches qui dominent toujours : « Au-dessus c'est un pays de lavande et au fond des vallées, c'est l'olivier ».

Sur l'autre rive de la Durance, le territoire situé entre le massif du Luberon et la montagne de Lure ne s'organise pas de la même manière. Si certains parlent également de plateaux, on n'identifie pas d'ensemble aussi homogène que Puimichel ou Valensole. Les transitions sont plus progressives, et le paysage plus varié : « De l'autre côté, Forcalquier, ce sont des pays très diversifiés, on peut changer de milieu très vite, parce que le territoire est grand, il y a beaucoup de choses en quelques mètres ». L'élément qui semble différencier les paysages, c'est l'eau et les systèmes d'irrigation : « L'arrière pays c'est la zone sèche. Le moyen pays est irrigué depuis les années 60. Le paysage est un peu cultivé par des jardins et les vallées forment des plaines agricoles, avec des grands fonds cultivés. Enfin, le bas pays, c'est l'arboriculture, dans le val de Durance » ; « Autour de Manosque, il y a les vergers et la vigne, mais c'est assez récent. Et pas loin le bocage entre Forcalquier et Apt, des paysages agricoles très beaux ». Entre ces espaces

cultivés, la forêt comble les vides et couvre les reliefs : « Les collines sont boisées, c'est horrible. Ce sont des chênes blancs, une végétation qui s'éveille très tardivement. Heureusement l'agriculture moderne nous rappelle que c'est le printemps » ; « La vallée de Cereste, c'est une zone de bois, c'est autre chose encore. Ce sont des zones très forestières, avec une forêt privée encore très présente ».

Dans cet arrière pays, les espaces sont imbriqués : « A Forcalquier, c'est très agricole, mais plus petit. Il y a des petits villages. Les pâturages et la forêt, ça fait une mosaïque » ; « C'est un parcellaire plus restreint, sur un sol plus difficile, caillouteux, avec une alternance de parcelles cultivées, en bois et de jachères. Ce sont des zones très organisées, l'homme a mis son nez partout, avec toutes les activités ».

Au Nord de la Haute Provence, la montagne de Lure ferme l'horizon en une barre forestière : « c'est la barrière sentinelle qui prolonge le Ventoux. Il y a une dimension sauvage ». Au pied de cette barrière s'étend la vallée du Jabron : « C'est une vallée en cul de sac, très identifiée, facile à repérer. C'est une succession de village. L'adret est très aride et l'ubac plus abrupt et verdoyant, chargé en arbres » ; « c'est un territoire à part entière, avec un adret et un ubac très marqués ». La vallée n'est cependant pas inaccessible et ses proportions créent une ambiance à la fois d'isolement et d'accueil. Le paysage est déjà différent de la Haute Provence et appelle une évocation plus lointaine : « Ce n'est pas du tout les Alpes. Ça me fait penser à la Corse. C'est une succession de chaînes, de mini sommets, décalés les uns par rapport aux autres. Il n'y a pas de cassure, ni de secteur réellement encaissé ; c'est un V assez régulier ».

3. LES PREALPES, PAYS DE MOYENNES MONTAGNES

C'est le secteur constitué par des reliefs plus marqués, des vallées encaissées, voire des gorges, fermées par des clues, et des sommets déjà couverts de neige en hiver. Ce secteur est organisé autour des moyennes vallées des grands affluents de la Durance (Verdon, Asse, Bléone) et d'une portion du bassin du Var, à l'Est. Pour la plupart des habitants de l'Ouest du département, ce secteur est déjà celui de la montagne : *« depuis en bas, on dit : c'est là que commencent les Alpes ! »*. Mais pour ses habitants, ce territoire est plutôt une zone de transition vers les Alpes, et ils définissent ainsi cette situation intermédiaire : *« C'est le trait d'union entre le haut et le bas du département, du plateau de Valensole à la montagne. Il ne faut pas voir la montagne comme flottant en haut ; elle a besoin du bas. C'est le pays de l'union entre le haut et le bas »* ; *« On passe des Alpes à la Méditerranée, le tournant est ici »* ; *« Ce sont des vallées préalpines. Au Caire, on bascule vers les Alpes »*. Cette transition entre la Haute Provence et la montagne « alpine » peut prendre d'autres noms qui associent les caractères de l'une et l'autre, tels que *« montagnes sèches »*.

Mais s'il faut trouver l'unité de ce secteur, c'est sa situation de moyenne montagne qui s'impose à tous : *« Ici on est en moyenne montagne, c'est justifié. C'est la moyenne montagne provençale »*. Souvent on précise ainsi, on relie le secteur des Préalpes à ceux qui l'entourent. Ainsi, le Sud Est du département se définit comme *« l'arrière pays »* de Nice, tandis que la partie centrale entretient un lien nostalgique avec la Haute Provence, comme si l'identité provençale avait « glissé » sur les pentes jusqu'aux rives de la Durance. Finalement, *« c'est un pays sans homogénéité ni signalétique, alors que le lieu est extraordinaire pour les européens du Nord. On ne sait pas où on est »*.

Digne les Bains, préfecture du département, illustre cette difficulté à se situer clairement dans un espace de mixité entre la Méditerranée et les Alpes : *« Sur Digne une étude a suggéré de travailler sur la lavande ou comme porte des Alpes. D'un côté, si on l'associe à la montagne, ça marchera moins, et on est connu pour le corso de la lavande. Mais d'un autre côté, les touristes se sentent entourés de montagne. Finalement, on a deux clientèles : pour les touristes de la région PACA, c'est la montagne ; et pour ceux du Nord et de l'Europe, c'est le soleil, la ruralité, la Haute Provence, la lavande et l'olivier »* ; *« La lavande, il n'y en a pas qu'à Digne. Tout comme les T-shirts avec les chamois et les edelweiss qui sont en vente. Cette image de lavande et d'edelweiss n'a rien de spécifique à Digne »*.

La disparition de l'homme ?

Les Préalpes ont subi de plein fouet l'exode rural à partir de 1850, puis les effets du rachat des terres par l'Etat pour la Restauration des Terrains en Montagne (RTM). Le territoire donne aujourd'hui une impression de vide : *« Le pays s'est vidé de ses habitants. Tous les petits villages étaient surpeuplés en 1850 ; en 1950, on a touché le fond. On est l'image du désert français »* ; *« On trouve des cimetières dans des lieux où il n'y a plus personne »* ; *« Ici on doit se demander où les gens habitent. On ne voit pas d'habitation pendant des kilomètres. C'est entretenu car c'est cultivé, mais on ne voit pas de gens travailler. On sent le manque de population »* ; *« Ici, il y a la notion d'arrière pays, de zone en déprise. C'est loin de la Durance... Il y a plus de moutons que d'hommes »*. La mécanisation de l'agriculture a accentué l'abandon des terres les plus difficiles à exploiter et renforcé le sentiment d'une inadaptation à la modernité : *« On avait honte d'être ici. On avait perdu notre identité ; les parents nous disaient : foutez le camp ! Les conditions étaient dures, il n'y avait pas la route : on faisait tout à dos. Ailleurs, il y avait les machines, les moyens modernes : ici ça n'avait pas de sens, le progrès qui venait d'ailleurs. On était mieux partout sauf en prison... »*.

La régression de l'agriculture n'est cependant plus le principal facteur d'évolution démographique dans les Préalpes. Si certaines zones continuent à se vider, c'est plutôt par l'effet de la mortalité des ruraux devenus âgés. Mais depuis de nombreuses années, le secteur accueille des retraités et des résidents temporaires, qui sont souvent originaires du pays : *« Ceux qui sont partis, ils reviennent à la retraite. Car la qualité de vie est meilleure ici qu'en ville ; il y a 40 ans ce n'était pas le cas... »* ; *« Les résidences secondaires représentent la moitié du bâti. Il y a les gens [originaires] d'ici, qui viennent pour la chasse et les boules. Ce sont les héritiers du foncier, mais ils ne se font pas élire. Avec le bon accent du coin, ils restent les enfants du pays ; ils appartiennent au comité des fêtes et aux sociétés de chasse. Ils sont contre tout, ils ne veulent pas que ça change. En même temps, ils retapent les baraques »* ; *« Les anciennes fermes sont habitées par les vieux ou leurs enfants, qui sont restés et qui viennent en congé et pour chasser »*.

Les Préalpes donnent ainsi l'image d'un territoire très peu habité, à l'écart de toute dynamique de développement, profitant seulement d'un tourisme « de cueillette », doublé d'une fréquentation temporaire qui n'entretient pas l'activité

locale : « Il y a une fracture quand même : les montagnes ne profitent pas de l'essor de la Vallée [de la Durance]. Mais c'est lié à la faiblesse de leur peuplement, ce qui fait qu'elles n'ont pas une importance capitale, après tout ». Pourtant, certains secteurs ont vu leur population augmenter depuis le dernier recensement, sous l'effet des dynamiques urbaines et de la mobilité accrue par l'utilisation de la voiture. Ainsi l'influence de Digne n'a cessé de s'étendre aux communes alentour, qui accueillent des nouveaux résidents au mode de vie urbain et que l'on pourrait dès lors qualifier de périurbaines : « il y a une tendance à l'accroissement démographique exogène : des néoruraux et les gens de la ville. Les vieux dignois sont peu nombreux, beaucoup de gens sont arrivés ». De la même manière, les environs de Sisteron ont bénéficié de l'essor de la ville en accueillant des résidents permanents travaillant dans la vallée de la Durance. D'une autre manière l'influence de Nice s'est fait sentir sur les communes des cantons d'Entrevaux et d'Annot : « au dernier recensement, on a perdu, mais l'augmentation est très récente, depuis deux ans. Les terrains se vendent et il y a des constructions. Les gens reviennent vers l'arrière pays ».

Cependant, ce regain démographique ne touche pas uniformément tous les secteurs géographiques : ce sont les communes plus importantes, sur les axes de communication et offrant un minimum de services, qui engrangent les nouveaux habitants, tandis que les communes plus isolées attendent toujours un nouvel essor : « A l'Est de la Durance : il y a de grandes variations de vacuité » ; « Personne ne rachète, l'accessibilité est impossible et le climat difficile. Les gens veulent revenir dans l'arrière pays, mais tout seul là haut, ils sont de moins en moins. Les gens qui vieillissent là haut reviennent en ville, c'est plus facile » ; « La population, ça va remonter un jour, du Sud vers chez nous. Le rebond aura lieu dans 15 ans environ, avec un nouvel afflux de population ». Finalement la présence humaine n'a pas disparu des Préalpes mais elle a pris des formes très différentes, qui s'additionnent pour composer une occupation hétéroclite : « Il y a des fermes, un gîte rural, des résidences secondaires, un peu de neuf et pas mal d'ancien ».

La forêt omniprésente

La Restauration des Terrains en Montagne menée par l'Etat a été une intervention extrêmement lourde sur le territoire et dont chacun garde la mémoire : « Ce sont des projets d'Etat qui ont donné du travail aux gens et qui ont transformé le paysage, puis qui sont partis. C'était une entreprise fantastique ». Peu de gens critiquent aujourd'hui l'opportunité de cette action, dans la mesure où elle a autant accompagné la déprise agricole qu'elle ne l'a véritablement provoquée. Mais elle a eu une conséquence majeure : « Cette société est dominée, le paysage est contrôlé par l'ONF, décidé à Paris. A Villars Colmar, 70% de la commune appartient à l'Etat. Et il y a en plus des forêts communales gérées par l'Etat » ; « Les communes ont soumis leurs forêts à l'ONF, alors on se fâche difficilement avec eux... ». Le poids de l'Office National des Forêts comme gestionnaire de l'espace dans les Préalpes est effectivement considérable, mais la RTM a surtout introduit une nouvelle essence, jugée la plus performante pour le reboisement, le pin noir d'Autriche. Après un siècle, les plantations sont pour la plupart à maturité, tandis que l'on constate un phénomène d'essaimage du pin noir qui déborde des plantations.

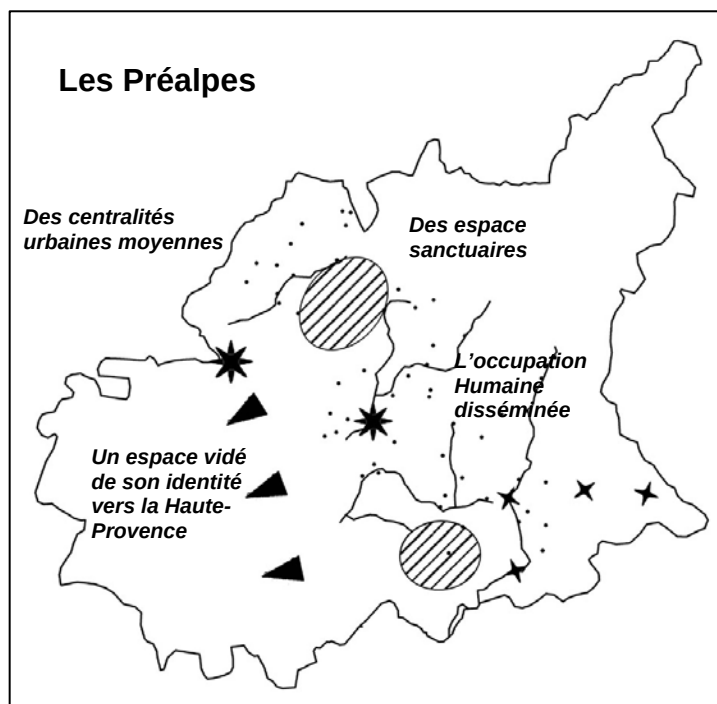
Pourtant les surfaces couvertes en pin noir ne sont pas les plus importantes et l'ONF n'est sans doute pas responsable de « l'enrésinement » du territoire : « Seulement 3 % de la surface du département est couvert par le pin noir, qui n'essaime pas à plus de 100 m. Le pin sylvestre est beaucoup plus dynamique, même s'il pousse moins vite. La reforestation naturelle est le phénomène principal ». Ce phénomène s'est développé dans le sillage de la déprise : « Sur les pentes, il y a l'opposition entre ce qui a été et le milieu forestier. Des vallées entières sont fermées. Au Castellet les Sausses, on tombe sur une ruine tous les 300 ou 400 m. Je n'ai jamais fait partir personne. S'il y a des bois c'est que les gens sont partis ». Le reboisement et la reforestation naturelle se sont confondues pour donner une impression d'omniprésence de la forêt : « c'est un petit lieu d'habitation dans une immense forêt. Si on sort de ce groupe, il n'y a plus que du bois et un peu d'eau » ; « Ce pays c'est une forêt, un peu étêtée en crête et ouverte en bas par les champs » ; « On est entouré de montagnes et entouré de forêts ».

Les installations humaines, dans ce contexte sont véritablement cernées et l'agriculture maintient tant bien que mal des espaces de « respiration » en sursis : « Ce sont des communes de poche. Le rapport au territoire est complètement différent : la friche, la forêt et le pacage sont des espaces fondamentaux » ; « on a une multitude d'imbrications entre une agriculture de survie, et la forêt ». Cette agriculture est essentiellement limitée à l'élevage ovin pour lequel le cheptel s'est globalement maintenu, et qui inclut des exploitations d'herbassiers et de transhumants. Mais les conditions de pâturage ont globalement changé : la taille des exploitations a augmenté et les troupeaux sont plus nombreux du fait des regroupements de plusieurs éleveurs pour employer un même berger. Fortement subventionné, l'élevage ovin ne

parvient cependant pas à maintenir les usages plus anciens de l'espace : « l'environnement des villages est moins travaillé » ; « L'élevage est pénible, il disparaît. Il faut le faire avec passion et ils vivent avec des subventions... ». La forêt récente efface ainsi peu à peu les traces des utilisations humaines de l'espace, mais nombreux sont ceux qui restent attachés à ces traces et acceptent très difficilement leurs disparitions : « Il y a eu des opérations massives de reboisement en pins noirs (finies aujourd'hui) et un reboisement spontané en pins sylvestres. C'est la négation de la dimension humaine de la montagne. Or la montagne c'est d'abord un patrimoine culturel – Natura 2000 on aurait dû l'appeler Cultura 2000, la nature y est comme produit de l'homme » ; « C'est un emboisement progressif. Les pins ont commencé à pousser, la lavande naturelle a disparu. Puis la deuxième victime c'est le genévrier, qui a commencé à pousser en hauteur, et qui ne fait plus de fruits. On ne reconnaît plus le paysage, à part sur les roubines – et encore la RTM y a planté ! ».

Représentations de l'espace et paysages

la carte mentale
des Préalpes,
pays de moyennes
montagnes



Les paysages des Préalpes

En dehors de la forêt et des reliefs tourmentés, un troisième élément entre dans la description générale que les acteurs donnent des paysages des Préalpes : il s'agit de l'eau : « des montagnes et des lacs, il n'y a que ça » ; « Ce sont des secteurs très marqués par l'eau et les aménagements hydroélectriques ». Cette présence de l'eau est l'un des points de différenciation avec les collines et plateaux de Haute Provence : « Ici, il y a toujours l'eau, c'est un pays de torrent. La Haute Provence, ce sont des collines et des villages perchés qu'on ne trouve pas ici. Mais surtout, il n'y a plus d'eau, à part la Durance et le Verdon ». Ces trois éléments génériques sont mis en avant pour qualifier un ensemble de lieux qui s'organisent de manière très complexe, autour des rivières (vallées) et des villes (bassins). On est loin des entités territoriales de la Haute Provence, bien délimitées par leurs situations géomorphologiques. Dans les Préalpes, se dégagent à la fois des caractères généraux du paysage et se distinguent des sites qui émergent d'une généralité pour constituer des espaces sanctuaires : physiquement à l'écart et symboliquement centraux.

Les ambiances ressenties dans les Préalpes sont largement influencées par une luminosité particulière, qui distingue les choses : « C'est la luminosité qui marque le paysage. La montagne c'est 7 à 10 chaînes différentes, c'est féérique au lever du jour » ; « La vallée n'est pas très encaissée, ça permet des jeux de lumière aux changements de saison. C'est un coin de paradis » ; « C'est marron et froid en hiver : ça me tranquillise. La gaieté vient du ciel bleu, c'est la lumière. L'air est très sec et les contrastes très forts, entre le jaune des herbes et les champs ». L'évocation de la lumière et d'une certaine gaieté contraste avec le constat plus dur d'un territoire en repli et en difficulté, qui trouve

également sa traduction visuelle : « Ce pays est assez hostile, sec, caillouteux. Le printemps est très tardif. Thorame a un paysage accueillant, mais c'est un charme très rude. Dans la vallée, on a une impression de désert ».

Lumière et désert, c'est l'aspect minéral du paysage qui est mis en avant malgré l'omniprésence de la végétation décrite plus haut : « Le paysage typique c'est les marnes noires. Ce sont des sites complètement minéraux : ça contraste avec la végétation. C'est catalytique : on n'arrive pas à mettre de la végétation. Il y a des points de vue où on ne voit que du noir. Sur la Barre des Dourbes, on n'a que trois choses : la barre, les bois et les glissements » ; « Il ne reste que le minéral, car le végétal n'a pas de prise. Depuis le début du siècle, là où il ne poussait rien, il n'y a toujours rien ». Cette permanence de la géologie amène à des formes très spirituelles de perceptions : « le plissement alpin est très beau, là. Il crée une obligation de modestie, par rapport à ce que nous sommes » ; « Les gens qui viennent ici vivent une expérience personnelle, ils sont touchés, pour eux c'est un paysage fort ».

En complément des formations rocheuses et en opposition à la forêt, les prairies d'altitude sont visibles depuis les vallées et les lieux d'habitation et sont l'élément remarquable du paysage. D'une part pour la douceur qu'elles confèrent à un paysage plutôt rude, en occupant la plupart des crêtes du relief : « C'est possible de se déplacer sur des crêtes arrondies, sans danger car le relief est doux. Et on peut aller de sommet en sommet » ; « L'étage supérieur, ce sont des prairies de fauches très riches et des crêtes nettement découpées » ; « Il y a de belles courbes, les cirques, des gazons splendides et les fayards à l'ubac. C'est une chaîne de pelouse. Je n'ai jamais vu de coin comme ici ». Mais ces prairies créent également des ambiances qui donnent l'impression d'un ailleurs : « Les plateaux d'altitudes, c'est la Mongolie. C'est très spécifique. Le sommet de Tête Grosse est couvert de myrtilles, c'est tout rouge en ce moment. C'est un paysage beaucoup plus nordique, un paysage d'ailleurs. C'est un peu comme les crêtes de Lure ». Les crêtes dégagées sont les espaces qui résistent à l'invasion de la forêt et qui la dominent. Les prairies, même si elles ne sont plus pâturées, deviennent la seule trace visible de loin de l'utilisation humaine du territoire. Elles prennent une dimension presque identitaire : « Les crêtes, ce sont des belvédères qui sont support d'activité pastorale ; ça appartient à un patrimoine important. C'est un paysage mental : des barres rocheuses, la forêt et des crêtes dégagées. C'est une vision très provençale : on voit par exemple la série des crêtes sur le Grand Luberon ».

Parmi ces espaces d'altitude, deux secteurs concentrent ces qualités d'ouverture, à l'écart des reboisements trop massifs et des évolutions urbaines ou périurbaines. Il s'agit du massif des Monges et du massif du Chiran. Difficiles d'accès, ces deux massifs seraient les meilleurs témoins des aménagements pastoraux qui permettent de rappeler le passé rural des Préalpes : « Les Monges sont aujourd'hui de vastes steppes car elles sont parcourues. Elles se couvriraient de pin sinon » ; « Ce sont des espaces sauvages, mais façonnés par l'homme. On n'y voit plus ce que l'homme a fait. Mais de près, sous les pins noirs, on voit des terrasses, des murettes, les terroirs, les aménagements pastoraux » ; « Ce sont de grands espaces de moyenne montagne très peu reboisés. C'est possible d'y préserver la Provence du 19^{ème} siècle, la Provence de Giono ».

Pour autant, à part la présence des bergers et de leurs troupeaux, ces espaces sont apparemment à l'écart des circulations et des sociétés : « Les Monges, c'est une citadelle d'altitude, qui flotte au-dessus de beaucoup de choses. Il n'y a pas grand monde. Une notion d'espace et de regard qui porte loin. Des plateaux au relief doux, très ouvert, au dessus du temps. Des grands espaces. C'est un luxe que peu de régions peuvent s'offrir. C'est cerné de vallées, encaissées, c'est comme une citadelle, et il faut monter à pied, il n'y a pas de route. On monte vers la lumière » ; « L'habitat est dispersé, c'est un peu un sanctuaire, parce que c'est difficile d'accès et ne débouche sur rien, et c'est au centre du département. C'est un secteur que les acteurs locaux ont laissé tomber et c'est tant mieux ». Très à l'écart, ces espaces se prêtent ainsi à la possibilité d'une gestion sans interférence, dans un esprit de conservation pure et simple d'un paysage qui n'est plus : « On pourrait faire des études poussées en préalable au 'conservatoire du paysage haut provençal' ».

4. LES MONTAGNES ALPINES

Plus au Nord Est du département, les reliefs se marquent un peu plus, et le climat devient alpin, plus humide et froid. En fonction de l'orientation, les versants ne se prêtent pas aux mêmes activités. Beaucoup plus clairement que dans les Préalpes, les vallées sont délimitées par des crêtes plus abruptes et les rivières donnent leur nom à des ensembles bien circonscrits : le Haut Verdon, la Blanche, et surtout l'Ubaye, la plus longue de ces vallées

Cette unité apparente est le résultat de la géomorphologie : *« Les crêtes délimitent une unité ubayenne. On se heurte à ce versant, et il faut passer des cols pour le Verdon, le Mercantour ou l'Italie. L'Ubaye est vraiment comme une grande vallée, séparée par ces lignes de crête »*. Mais cette unité s'est faite récemment, avec la réalisation des axes de communication dans les fonds de vallée. Auparavant, le passage par les cols était le mode principal de déplacement, ce qui a donné aux territoires des rapports plus étroits avec les autres versants : *« L'Ubaye, parcourue dans toute sa longueur, c'est une image récente de l'entité ubayenne ; avant les unités n'étaient pas les mêmes. Il y a une grosse unité Barcelonnette – Jausiers ; c'est la paume de la main, et les doigts sont le Laverq, le Bachelard, l'Ubayette et la Haute Ubaye. Et chaque doigt a plus à voir avec son pendant de l'autre côté »* ; *« La vallée se déplie de manière un peu compliquée, successivement étroite puis large »* ; *« On est plus tourné vers Digne. Le seul point commun avec l'Ubaye, c'est le ski et le tourisme de montagne. Il ne faut pas prendre en compte seulement les points communs, il y a le bassin d'emplois, les déplacements »*.

Enfin, ces vallées ont systématiquement la réputation d'être à part, à l'écart du reste du département. Il y a plusieurs raisons à cela : les formes d'agriculture, les dynamiques économiques liées au tourisme autant que l'isolement physique. Mais certains rappellent les liens avec les pays plus méridionaux : *« Du point de vue géographique, c'est vrai que l'Ubaye a plus à voir avec l'Embrunais qu'avec Valensole. Mais sur le plan culturel, on est dans le 04. Cette ouverture au Sud, c'est déjà un peu sensible sur la végétation dans le bas de la Vallée, Serre Ponçon, Laverq ou sur le Verdon. On a en plus des relations avec la Provence, via la transhumance »* ; *« C'est mieux d'être le pôle montagne d'un pays haut, qu'une goutte d'eau au milieu des montagnards »*.

Un paysage rural, urbain...

L'élevage bovin est une caractéristique presque exclusive des vallées alpines dans le département. L'élevage ovin se trouve essentiellement dans les alpages, tandis que les fonds de vallée, souvent plats offrent un paysage proche du bocage : *« Seyne, c'est le pays alpin, beaucoup plus marqué par le bovin. Il y a des haies, des parcelles carrées »* ; *« On y voit une nature très entretenue, des champs cultivés »*. Globalement les terroirs de prés se maintiennent et sont plus soumis aux pressions d'autres occupations du sol, telles que l'urbanisation. Cependant, les systèmes d'exploitation restent fragiles, contraints par le relief et très dépendants des incitations financières : *« Les agriculteurs demandent qu'on leur laisse faire leur travail. Mais l'Union Européenne peut-elle garder raison ? L'énarque là bas doit-il décider comment traire les vaches ? Peut-il dire combien d'hectares il faut pour vivre ? Les terres sont très en pente, c'est difficile pour l'agriculture. S'il y a une bonne année en fourrage, c'est juste assez pour passer l'hiver »* ; *« Il y a pas mal d'agriculteurs jeunes. Ils se sont modernisés, ont de la surface, des bonnes terres. C'est une activité solide au moins jusqu'en 2006, avec le maintien de la PAC »*.

Le tourisme d'hiver s'est développé dans les années 60 et 70, et a fourni à la population rurale des revenus nouveaux et complémentaires : *« Ce sont les zones qui ont le plus évolué en mentalité et en démographie. Parce que le tourisme a été une révolution. Les gens partaient à l'extérieur, c'était l'exode. Puis dans les années 70, les gens de l'extérieur sont venus dans la Vallée »*. Si certaines stations ont aujourd'hui des difficultés liées à l'enneigement irrégulier, les vallées ne remettent pas en cause cette activité : *« Quelle remise en cause voulez-vous ? Les stations s'équipent en neige artificielle, mais ça rapporte beaucoup. On peut développer la randonnée, mais ce ne sont pas les mêmes recettes. On n'a rien inventé qui rapporte autant que la neige »*. Plus récemment, les vallées ont vu se développer les sports d'été qui ont permis à une nouvelle population de s'installer durablement : *« On a une population jeune, qui vient et qui vit d'activités sportives ; parapentes, kayaks, etc. Et les saisonniers du ski viennent pour une autre activité en été, et fondent une famille, dans les villages. La population se renouvelle : ce sont des vieux remplacés par des jeunes »* ; *« On a un rajeunissement, un bon niveau d'emploi. Il y a des gens qui viennent vivre ici »*. Les communes les plus importantes bénéficient de cet afflux et l'extension urbaine touche l'ensemble des villages alentour, dans une dynamique de développement qui amène également l'installation d'équipements publics importants. Les nouvelles

populations gardent cependant un mode de vie urbain, qu'ils apportent à la montagne : *« C'est le grand danger : ils veulent les mêmes avantages que les citadins, sans les inconvénients : salle de sport, gymnase, théâtre, cinéma. Il faut accepter les inconvénients de la campagne. La population nouvelle veut ces avantages car ils sont passés en ville »*. Le poids du tourisme ajoute à cette urbanisation du rural, autant par les formes et les densités de construction que par le mode d'aménagement de l'espace public : *« L'effort de la vallée pour se fleurir est énorme. Les clients veulent retrouver ce qu'ils ont chez eux »*.

... ou naturel ?

Ces évolutions démographiques et dans l'organisation des vallées ont deux effets contradictoires sur les perceptions des paysages. D'une part, elles accentuent la fracture entre l'urbain qui caractérise la vallée et le sauvage qui caractérise les espaces de haute montagne : *« Dans la randonnée, on ne voit plus la civilisation du bas. Quand on va sur la crête, les problèmes restent en bas : on relativise complètement. Et on n'entend pas le bruit de la ville. On est tout de suite loin »* ; *« C'est accidenté et sauvage »*. D'autre part, le tourisme et son urbanité investissent les espaces de montagne et conduisent chacun à redécouvrir les aménagements anciens, tels que les fortifications ou les cabanes isolées dans les alpages. Ces traces d'usages historiques de la montagne amènent à revoir la notion de sauvage : *« On trouve partout la main de l'homme, très haut. Ce n'est pas la montagne inhospitalière et minérale qui n'intéresse plus que les sportifs. La trace humaine disparaît petit à petit, les clapes disparaissent pour la construction, mais c'est un pays rempli d'histoire »*.

Disparition et redécouverte des traces humaines dans les hauteurs, réinvestissement des terroirs ruraux, aménagements urbains dans les fonds de vallée, les paysages des montagnes alpines devraient se ressentir de telles évolutions. Pourtant plusieurs acteurs constatent une permanence de leur qualité : *« Je retrouve la même vallée que quand j'avais 15 ans »* ; *« Quand je suis arrivé, la vallée n'était pas abîmée. Et depuis 50 ans, on ne l'a pas abîmée. Rien ne heurte sauf quelques lignes à 63 000 volts, mais ça on ne maîtrise pas. Pourtant on a trois stations de ski, mais ce n'est pas abîmé ; il faut voir le nombre de gens qui viennent chaque année »*. Le paysage de la montagne est alors réputé naturel, non pas pour ses qualités visuelles, mais par son caractère « intemporel », son aptitude à intégrer des éléments artificiels sans être profondément modifié : *« Il y a les immeubles de Pra Loup, quand je lève la tête, en été, mais c'est entré dans le paysage. En hiver, quand c'est éclairé, c'est une féerie »*. Ainsi la présence du Parc National du Mercantour, sur une portion mineure du territoire (le Sud Est de l'Ubaye, et l'Est du Haut Verdon) sert plus l'image « naturelle » des vallées qu'il n'en transforme effectivement la vie : *« A l'origine, le Parc a été totalement rejeté : toutes les communes et tous les conseillers généraux ont dit non. Il y avait la peur de l'agrandissement. Mais pour les habitants concernés, ça n'a pas changé grand chose dans la vie quotidienne. En revanche les communes utilisent maintenant l'image du Parc. Avant elles se retenaient, par rapport à leur population. Aujourd'hui, elles ne se retiennent pas, c'est un argument de promotion »*.